BIBL. NAZ.
/itt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
77 3
NAPOLI

574.77

II Suppl. Palat. A. 74

MYTHOLOGIE

DRAMATIQUE,

Traduite dn Grec de LUCIEN.

627 c82

MYTHOLOGIE DRAMATIQUE,

Traduite du Grec de LUCIEN,

Par J.-B. GAIL,

Professeur de Littérature grecque, au Collège de France;

TOME TROISIÈME,

Contenant

LES DIALOGUES DES MORTS ET LES CONTEMPLATEURS.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

A PARIS,

Chez GAIL, au Collège de France, place Cambrai.

L'AN TROISIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

DIOGENE, POLLUX.

DIOG. PUISQUE c'est ton tour, Pollux, de revivre demain, je te charge d'une commission à ton arrivée sur la terre. Si tu vois quelque part ce chien de Ménippe(1), tu le trouveras probablement à Corinthe dans le cranée (2) ou dans

(1) Ménippe, philosophe cynique, disciple de Diogène, auteur de satyres qui ne sont pas venues jusqu'à nous.

(2) *Le cranée*, bois de cyprès planté hors de Corinthe, où l'on donnoit, ainsi

le lycée, riant au nez des philosophes, et se moquant de leurs disputes : dis - lui de ma part : « Ménippe, si tu as assez ri aux dépens des humains, Diogène t'engage à venir chez les morts pour y trouver une bien plus grande moisson de ridicules. Car enfin, parmi les vivans, la critique est sujette à erreur; et qui sait, disons-nous tous les jours, ce qui se passe dans l'autre vie ? C'est aux enfers que tu auras sans cesse de vrais sujets de rire, sur-tout en voyant les riches, les satrapes, les tyrans, avilis et confondus, distingués de la foule par leurs seules lamentations, aussi lâches que des femmes, au souvenir des biens qu'ils possédoient là-haut ». Voilà ce que tu

---

qu'au lycée d'Athènes, des leçons de philosophie.

lui diras. Qu'il n'oublie pas non plus de venir la besace remplie de lupin (1); qu'il apporte, ou un œuf lustral, ou des restes d'un repas funèbre célébré en l'honneur d'Hécate.

POLL. Je ferai ta commission, Diogène; mais pour que je ne me trompe pas, dépeins-moi sa figure.

DIOG. C'est un vieillard chauve, couvert d'un manteau déchiré et d'une singulière bigarrure; du reste, il rit toujours, faisant profession de censurer amèrement les philosophes et leur arrogance.

POLL. Du moins, à ces traits, on peut le reconnoître.

DIOG. Voudrois-tu aussi dire quelque chose de ma part à ces philosophes?

(1) *Lupin*, espèce de légume amer.

POLL. Avec plaisir, cela ne me chargera pas beaucoup.

DIOG. Engage-les, en deux mots, à ne plus radoter, en disputant sur les universaux, proposant des argumens cornus (1), faisant les crocodiles, et donnant à la jeunesse le goût de pareilles frivolités.

POLL. Ils m'appeleront ignare et non lettré, si je censure leur philosophie.

---

(1) Lucien se moque ici des Stoïciens. Voici un de leurs argumens favoris : Vous avez ce que vous n'avez point perdu : or, vous n'avez pas perdu des cornes ; donc vous avez des cornes. *Faire le crocodile*, c'étoit employer le sophisme d'un crocodile qu'on supposoit avoir enlevé un enfant. *Répondez à ma question*, disoit-il, *et je vous rends votre enfant*. Puis il ajoutoit : *Rendrai-je l'enfant ou ne le rendrai-je pas ?* Quintilien fait allusion à ce jargon stoïcien, quand il appelle les sophismes *cerattnæ et crocodilinæ ambiguitates*.

Diog. Alors tu leur diras de ma part de pleurer.

Poll. Je n'y manquerai pas, Diogène.

Diog. Pour les riches, mon cher petit Pollux, tiens-leur encore de ma part ce langage : Insensés, pourquoi garder vos richesses ? pourquoi vous tourmenter vous-mêmes à calculer vos usures, à entasser trésor sur trésor, puisqu'il ne vous faudra qu'une obole pour venir ici ?

Poll. Je ferai encore cette commission-là.

Diog. N'oublie pas non plus ces hommes si beaux, si robustes. Dis à Mégille de Corinthe, au lutteur Damoxene, qu'il n'y a ici bas ni chevelure blonde, ni yeux bleus ou noirs, ni teint vermeil, ni nerfs tendus, ni robustes épaules : tout ici n'est qu'amas de poussière et de crânes difformes.

POLL. Je ferai volontiers part de ta morale à ces gens si fiers de la beauté et de la vigueur.

DIOG. Lacédémonien, encore un mot pour les pauvres. Il n'y en a que trop qui se plaignent du destin et gémissent dans la misère. Exhorte-les à ne pas pleurer, à ne pas s'affliger; apprends-leur qu'ici tous sont égaux, qu'ils se verront de pair avec les riches de la terre. Pour tes Lacédémoniens, reproche-leur, s'il te plaît, de s'être bien relâchés.

POLL. Doucement, Diogène, je ne souffrirai pas qu'on dise du mal des Lacédémoniens (1); mais compte, pour le reste, sur mon exactitude.

DIOG. N'en parlons plus, puisque

(1) Pollux devoit un peu de reconnoissance aux Spartiates, qui l'honoroient, ainsi que Castor, son frère, d'un culte particulier.

tu veux; mais rends bien fidelement ce que je t'ai dit pour les autres.

DIALOGUE II.

CRÉSUS, PLUTON, MÉNIPPE, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉS. NOUS ne *pouvons* souffrir plus long-temps auprès de nous ce chien de Ménippe. Donne-lui donc une autre place, ou nous irons dans un autre lieu.

PLUT. Mais (1) quel mal un mort peut-il faire à des morts?

CRÉS. Si nous soupirons, si nous gémissons, au souvenir des biens que nous possédions sur la terre; si Midas que voici regrette son or, Sardanapale ses plaisirs, et moi

(1) *Litter.* Mais quel mal vous fait-il, puisqu'il est mort ainsi que vous?

mes trésors; il se met à rire, et nous outrage en nous traitant de vils esclaves: quelquefois même il chante, et vient interrompre nos plaintes. Il est absolument insupportable.

PLUT. Que disent-ils là, Ménippe?

MÉN. Ils disent vrai, Pluton; car je les hais, ces ames viles et corrompues. Ce n'est pas assez pour eux d'avoir mal vécu; tout morts qu'ils sont, ils se souviennent encore des biens de là-haut; ils y sont fortement attachés: aussi je me fais un plaisir de les désoler.

PLUT. Cela n'est pas bien. S'ils s'affligent, ce qu'ils ont perdu en vaut la peine.

MÉN. Tu es aussi fou qu'eux, Pluton; tu approuves les gémissemens de ces gens-là.

PLUT. Point du tout; mais je ne voudrois pas de querelles parmi vous.

MÉN. Quoi qu'il en soit, vous qui êtes les plus méprisables des Lydiens, des Phrygiens, des Assyriens, apprenez une bonne fois que je ne cesserai jamais *de vous harceler.* Quelque part que vous alliez, je vous suivrai vous désolant, chantant à vos oreilles, et riant à votre nez.

CRÉS. Eh bien! n'est-ce pas là outrager les gens?

MÉN. Non: mais outrager les gens, c'est prétendre, comme vous l'avez fait, aux honneurs de la Divinité; c'est insulter avec orgueil à des hommes libres; c'est enfin ne songer nullement à la mort. Pleurez donc aujourd'hui que vous êtes dépouillés de tous ces *biens.*

CRÉS. De quels biens, grands dieux! de quelles riches possessions!

MID. Et moi, que d'or j'ai perdu!

SARD. Et moi, que de plaisirs !

MÉN. Bien; continuez. Pleurez, tandis que je ferai retentir à vos oreilles ce mot: CONNOIS-TOI TOI-MÊME; car voilà le refrain qui convient à ces plaintes dont vous nous étourdissez.

DIALOGUE III.

MÉNIPPE, AMPHILOQUE, TROPHONIUS.

MÉN. Quoi ! Trophonius et Amphiloque, vous voilà dans la compagnie des morts, et vous avez des temples, et vous passez pour des devins, et même pour des dieux, dans l'opinion des crédules mortels ! c'est une énigme pour moi.

TROPH. Est-ce notre faute à nous, s'ils s'abusent ainsi sur le compte des morts.

MÉN. Cela ne seroit pas, sans tous ces prestiges dont vous usiez

là-haut, comme si vous eussiez pénétré dans l'avenir, et qu'il eût été en votre pouvoir de l'annoncer à ceux qui vous consultoient.

TROPH. Qu'Amphiloque se défende lui-même; moi, je suis un héros, et j'annonce l'avenir à ceux qui descendent dans mon antre. Tu m'as l'air de n'avoir jamais fait le voyage de Lébadie; car tu ne serois pas aussi incrédule.

MÉN. Qu'est-ce que tu dis? Si l'on n'a pas été à Lébadie, si l'on n'est pas descendu dans ta caverne en se glissant sous une voûte obscure, couvert ridiculement d'un linge, portant un gâteau entre ses mains, on ne verra pas que tu es mort comme nous, que tu n'as, par-dessus nous, que ton imposture. Cependant, au nom de ton art merveilleux, dis-moi ce que c'est qu'un héros; je l'ignore.

TROPH. C'est un composé de la nature des dieux et de celle des hommes.

MÉN. Qui n'est, à ton compte, ni dieu, ni homme, mais tous les deux à la fois. Qu'est donc devenue à présent ta partie divine?

TROPH. Ménippe, elle rend des oracles en Béotie.

MÉN. Sur ma foi, Trophonius, je n'entends rien à ce langage. Ce que je vois clairement, c'est que tu es mort tout entier.

DIALOGUE IV.

MERCURE, CARON.

MERC. COMPTONS un peu, si tu veux, nocher des enfers, combien tu me dois déja, afin que nous n'ayons plus de différent là-dessus.

CAR. Je le veux bien, Mercure, car il vaut mieux arrêter nos comptes, et

et cela nous épargnera bien des difficultés.

MERC. Pour une ancre que tu m'as demandée, cinq drachmes.

CAR. C'est bien cher.

MERC. Sur ma foi, elle me coûte autant. Plus, pour l'anneau (1) de la rame, deux oboles.

CAR. Pose cinq drachmes et deux oboles.

MERC. Pour une aiguille à raccommoder la voile, déboursé cinq oboles.

CAR. Ajoute-les.

MERC. Pour de la poix à boucher les fentes de ta nacelle, pour des clous et la ficelle dont tu as fait un cable; le tout ensemble, deux drachmes.

CAR. Cela est un peu plus raisonnable.

---

(1) La courroie qui sert à attacher la rame.

MERC. Voilà tout, à moins qu'il ne nous soit échappé quelque chose dans le calcul. Mais quand prometstu de me rembourser?

CAR. Pour le moment, Mercure, cela est impossible; mais si quelque peste ou quelque guerre nous envoie beaucoup de monde à la fois, je pourrai alors gagner sur la quantité, et tromper sur le compte des passagers.

MERC. Il faut donc attendre avec patience, et faire des vœux pour les plus grands malheurs, afin que j'y trouve mon avantage.

CAR. Il n'y a pas d'autre moyen; à présent, comme tu vois, il arrive peu de morts, car on est en paix.

MERC. Plaise aux dieux qu'elle se maintienne, dût mon payement en être retardé! Mais après tout, tu sais en quel état nous venoient ici les morts du temps passé, l'air

mâle, couverts de sang et de blessures, au lieu qu'aujourdhui c'est un père empoisonné par son fils, un mari par sa femme, un débauché (1) dont les excès ont précipité les années; ils sont tous pâles, languissans, et ne ressemblent pas aux anciens. C'est l'argent qui les amene ici pour la plupart, ils ont l'air de se trahir les uns les autres.

CAR. Ah! c'est que l'argent est en effet une chose bien desirable.

MERC. On ne trouvera donc pas que j'aie tort d'exiger à la rigueur ce que tu me dois.

DIALOGUE V.

PLUTON, MERCURE.

PLUT. CONNOIS-TU ce vieillard si décrépit, le riche Eucrate? il n'a

(1) Mort le ventre et les jambes enflés.

pas d'enfans; mais que de gens avides courent après son héritage?

MERC. Si je le connois, cet habitant de Sicyone? Eh bien?

PLUT. Laisse-le vivre, Mercure, et aux quatre-vingt-dix ans qu'il a vécu, ajoute un pareil nombre d'années, même plus, s'il est possible; mais ses flatteurs, Charin le jeune, Damon, et tous gens de même sorte, amene-les-moi à la suite l'un de l'autre.

MERC. Cela paroîtra bizarre.

PLUT. Très-juste, au contraire. De quel droit souhaitent-ils sa mort? pourquoi prétendent-ils à ses biens, sans lui appartenir par les liens du sang? Ce qui les rend exécrables à mes yeux, c'est qu'en formant de pareils vœux, ils ne laissent pas de lui rendre des soins, du moins à l'extérieur. S'il est malade, quoique leur intention soit connue, ils promettent

cependant des sacrifices pour sa convalescence : enfin leur flatterie se déguise sous toutes sortes de formes. En conséquence, qu'Eucrate soit immortel, et que ses vils adulateurs partent les premiers après s'être consumés en vains desirs.

MERC. Ce sera une plaisante punition pour ces fourbes, et le bon homme lui-même les joue assez adroitement; il les berce de *vaines* espérances : on le croit toujours sur le point de mourir, et il est beaucoup plus vigoureux que les jeunes gens. Cependant ses flatteurs, qui déja ont partagé entre eux son héritage, se repaissent par avance de l'idée chimérique d'une vie *plus* heureuse.

PLUT. Je veux donc que ses rides disparoissent, que nouvel Iolas, il revienne au printemps de sa vie, et que ces *lâches*, arrachés à des

richesses qu'ils n'ont vues qu'en songe, et déchus de leurs espérances, soient enlevés, dès à présent, par une mort digne de leur hypocrisie.

MERC. Ne t'en mets pas en peine, Pluton, car je vais te les amener l'un après l'autre. Ils sont sept, à ce que je crois.

PLUT. Arrache-les à la vie, et le vieillard (1) rajeuni assistera aux obsèques de chacun d'eux.

DIALOGUE VI.

TERPSION, PLUTON.

TERPS. EST-IL juste, Pluton, que je meure à trente ans, et que ce vieux Thucrite, qui en a plus de

---

(1) Et lui, de vieillard *qu'il est*, devenu jeune une seconde fois, les enverra l'un après l'autre.

quatre-vingt-dix, soit encore en vie ?

PLUT. Très-juste, Terpsion, puisqu'il vit sans desirer la mort d'aucun de ses amis : toi, tu dévorois des yeux son héritage, tu ne cessois de lui tendre des piéges.

TERPS. Un vieillard incapable d'user de ses richesses ne devoit-il pas quitter la vie, et céder la place aux jeunes gens ?

PLUT. Mourir, parce qu'on n'est plus dans l'âge des plaisirs, voilà, Terpsion, des loix nouvelles; mais la parque et la nature en ont autrement décidé.

TERPS. C'est aussi contre ce désordre que je me récrie. Il conviendroit que le plus vieux partît le premier, après lui le plus âgé, et ainsi de suite : mais intervertir cet ordre, pour laisser vivre un vieillard décrépit, porté à quatre,

n'ayant que ses trois dents à la bouche, dégoûtant, chassieux, voyant à peine, privé de l'usage de ses sens, vrai sépulcre animé, exposé à la risée des jeunes gens, tandis que ceux-ci meurent pleins de forces et dans la fleur de la beauté, c'est bien là faire remonter les fleuves vers leurs sources. Encore, si l'on savoit dans combien de temps un vieillard payera tribut à la nature, on ne seroit pas aussi souvent dupe. Mais à présent c'est le lieu du proverbe, *La charrue devant les bœufs.*

Plut. Va, Terpsion, tout est mieux que tu ne crois. Car enfin pourquoi vous consumer dans l'attente du bien d'autrui, et vous mettre sur les rangs pour être adoptés de vieillards sans enfans? Certes, ils ont raison de se moquer de vous; et le public en rit. Plus vous

avez desiré leur mort, plus on est enchanté que vous partiez les premiers. Voilà qui est bien finement imaginé de s'attacher à des vieillards et à des vieilles décrépites, sur-tout lorsqu'ils n'ont pas d'enfans! car ceux qui en ont, vous ne les courtisez guères. Il y en a pourtant qui démêlent vos intrigues : ils feignent de haïr leurs enfans, afin que vous les courtisiez aussi. Mais ces amis qui les ont amorcés par des largesses sont rayés du testament : les enfans et la nature rentrent, comme cela doit être, dans tous leurs droits; et les vils adulateurs, ne recueillant que le désespoir, se consument de dépit.

Terps. Tu dis vrai. Que n'ai-je pas, en effet, prodigué pour ce Thucrite, que je croyois toujours sur le bord de sa fosse! Toutes les fois que j'entrois chez lui, je n'enten-

dois que profonds soupirs, un râle intérieur, tel que celui d'un petit poussin encore dans sa coque. Aussi, bien persuadé qu'il alloit descendre au tombeau, je le comblois de présens pour supplanter mes rivaux. Combien ai-je passé de nuits sans fermer l'œil, la tête pleine de calculs et de projets ! tant de veilles et de soucis ont creusé ma fosse ; et ce misérable, qui a dévoré tant de fois l'appât que je lui présentois, rioit aux éclats sur mon cadavre.

PLUT. Bien ! Thucrite, vis des siecles entiers, comblé de richesses, et riant aux dépens de gens de même sorte; sur-tout ne meurs pas sans avoir assisté aux obsèques de tous tes flatteurs.

TERPS. En vérité, je serois ravi de voir aussi Chariades avant Thucrite.

PLUT. Sois tranquille, Terpsion;

Phidon, Mélanthe, et tous les autres, viendront avant lui, victimes, comme tu l'as été, de mille soucis rongeurs.

TERPS. J'en suis ravi. Je te souhaite, Thucrite, la vie la plus longue.

DIALOGUE VII.

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉN. ET toi, Callidémide, comment es-tu mort? Car pour moi, lorsque j'étois parasite de Dinias, je péris pour avoir mangé plus que de raison. Tu le sais, tu étois présent à ma mort.

CALL. Oui, Zénophante; mais mon aventure a été une chose incroyable. Il n'est pas que tu ne connoisses comme moi le vieux Ptéodore.

ZÉN. Ce vieillard qui n'a pas

d'enfans, qui est si riche, à qui tu faisois assidument la cour?

Call. Celui-là même. Je le courtisois, parce qu'il me promettoit de m'instituer, en mourant, son héritier. Mais voyant que l'affaire traînoit fort en longueur, et que le vieillard vivoit plus que Thiton, j'imaginai un chemin plus court pour arriver à sa succession. J'achetai du poison, et j'engageai son échanson à saisir le premier moment où Ptéodore demanderoit à boire, et cela lui arrive souvent, pour mêler du poison dans le vin qu'il lui verseroit : je lui promettois avec serment, pour prix de sa complaisance, de le mettre en liberté.

Zén. Qu'arriva-t-il donc? Je m'attends à quelque chose d'extraordinaire.

Call. Lorsque nous revînmes du bain, le jeune esclave qui tenoit les

les deux coupes toutes prêtes, l'une empoisonnée pour Ptéodore, et l'autre pour moi, me présenta, je ne sais par quelle méprise, la coupe mortelle, et à Ptéodore celle qui ne l'étoit pas. Il but : pour moi je tombai mort sur le champ, et je vins ici remplir sa place (1). Mais pourquoi rire ainsi, Zénophante? C'est bien mal d'insulter au malheur de son ami.

ZÉN C'est que le tour est assez plaisant. Et le vieillard?

CALL. D'abord il fut un peu troublé d'un accident si imprévu : mais ayant deviné apparemment ce qui étoit arrivé, il se mit à rire du *quiproquo* de l'échanson.

ZÉN. Aussi il ne falloit pas non plus prendre cette route abrégée. Par le grand chemin tu serois arrivé

(1) Et je fus son substitut.

plus sûrement, quoique un peu plus tard.

DIALOGUE VIII.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉM. VOILA bien le proverbe, *Le Faon a pris le Lion* (1).

DAMN. Pourquoi ce courroux, Cnémon ?

CNÉM. Pourquoi ? Malheureux que je suis, j'ai été dupe ! J'ai laissé tous mes biens à un homme que je n'aimois pas, au préjudice de ceux que je voulois faire mes héritiers.

DAMN. Comment cela est-il arrivé ?

CNÉM. Je faisois ma cour au riche

(1) A ce proverbe des Grecs répondent ces proverbes françois : La souris a pris le chat, La poule a pris le renard.

Hermolaüs, qui n'avoit pas d'enfans, et dont j'attendois la mort. Il se prêtoit d'assez bonne grâce aux soins que je lui rendois. Je crus avoir fait un grand coup d'adresse de montrer un testament en vertu duquel je le constituois mon légataire universel, et cela pour qu'il se piquât d'en faire autant à mon exemple.

DAMN. Eh bien! Hermolaüs?

CNÉM. Je ne sais quelles étoient ses volontés sur son testament. Ce qu'il y a de certain, c'est que je mourus subitement écrasé sous les débris d'un toit; et maintenant Hermolaüs jouit de tous mes biens, après avoir dévoré, comme le loup (1), l'appât et l'hameçon.

DAMN. Ajoute, et le pêcheur lui-même; de sorte que tu t'es pris dans tes propres filets.

(1) Le loup, espèce de poisson marin.

Cném. Je crois qu'oui, et c'est ce qui me tient au cœur.

DIALOGUE IX.

SIMYLE, POLYSTRATE.

Sim. Enfin, Polystrate, te voilà aussi des nôtres, après avoir vécu près de cent ans, je crois.

Pol. Quatre-vingt-dix-huit, Simyle.

Sim. Mais comment as-tu passé les trente années que tu m'as survécu ?

Pol. On ne peut pas plus gaiement, quelque étrange que cela te paroisse.

Sim. Je m'étonne que vieux, caduc, et par-dessus cela sans enfans, tu aies pu trouver des charmes à la vie.

Pol. D'abord, tout m'étoit possible : ensuite j'avois quantité de

beaux garçons et de femmes charmantes, des parfums, des vins exquis, une table plus délicieuse que celle des Siciliens.

Sim. Voilà qui me surprend: car je te connoissois un goût décidé pour l'économie.

Pol. Mais, mon ami, cette abondance ne me coûtoit rien: dès le grand matin, mes portes étoient assiégées d'une foule d'adorateurs, et bientôt ma maison se remplissoit de ce qu'il y avoit de plus beau en tout genre dans les contrées les plus éloignées.

Sim. As-tu donc été roi après ma mort?

Pol. Non; mais j'avois des galans par milliers.

Sim. Tu me fais rire. Toi, à ton âge, et quatre dents à la bouche, des galans!

Pol. Oui, sur ma foi, et des

plus hupés de la ville. Quoique je fusse vieux, chauve, morveux et chassieux, comme tu vois, c'étoit le bonheur de leur vie de me rendre des soins; et bienheureux se croyoit le mortel qui obtenoit, pour toute faveur, un seul de mes regards.

Sim. Aurois-tu donc, comme un autre Phaon, transporté Vénus de l'île de Chio? et la déesse t'auroit-elle accordé de revenir au printemps de la vie avec les traits de la beauté?

Pol. Non, mais tel que j'étois, on m'adoroit.

Sim. Je ne te comprends pas.

Pol. Ce n'est pourtant pas un mystère que cet attachement de tant de gens pour des vieillards riches et sans enfans.

Sim. Je vois à présent, étonnant personnage, que ta beauté te venoit d'une Vénus d'or.

Pol. Soit, Simyle ; mais je n'ai pas tiré mauvais parti de mes courtisans, dont j'étois presque adoré. Souvent je prenois un air de fierté, j'en congédiois quelques-uns d'entre eux. Alors on se disputoit de complaisance, c'étoit à qui me rendroit le plus de soins.

Sim. Enfin comment as-tu disposé de tes biens ?

Pol. Je montrois à chacun d'eux un testament dans lequel je l'instituois mon légataire ; il le croyoit et redoubloit de caresses. Mais je gardois bien secret ce vrai testament où je leur recommandois à tous de pleurer.

Sim. Quel fut enfin l'héritier nommé par ce dernier testament ? Etoit-ce quelqu'un de tes parens ?

Pol. Non, par Jupiter ; mais un esclave phrygien, jeune et beau, acheté récemment.

SIM. Quel âge avoit-il, Polystrate?

POL. Environ vingt ans.

SIM. Je devine de quelle espèce étoit son mérite.

POL. C'étoit un barbare, un vaurien; tel qu'il étoit pourtant, le plus digne d'avoir ma succession. Déja les plus nobles eux-mêmes lui font la cour. Voilà mon héritier: malgré son menton sans barbe et son air sauvage, il est plus noble que Codrus, plus beau que Nirée, plus sage qu'Ulysse.

SIM. Qu'il soit aussi, si tu veux, généralissime de la Grèce; peu m'importe, pourvu que ces bas flateurs ne soient pas tes héritiers.

DIALOGUE X.

CARON, MERCURE, différens MORTS, MÉNIPPE, CHARMOLÉE, LAMPIQUE, DAMASIAS, CRATON, un PHILOSOPHE, un RHÉTHEUR (1).

CAR. Apprenez quel risque vous courez. Nous n'avons, comme vous voyez, qu'une méchante petite nacelle qui fait eau de toutes parts: pour peu qu'elle penche d'un côté ou d'un autre, vous êtes submergés; et cependant vous voilà qui arrivez en foule, et encore avec de gros bagages. Mais vous pourrez bien vous en repentir; malheur à ceux qui ne savent pas nager?

LES MORTS. Comment donc faire pour passer sans danger?

(1) Lucien a tiré du Gorgias de Platon le sujet de ce dialogue.

CHAR. Charmolée de Mégare, ce galant si couru.

MERC. Laisse donc là ta beauté, ton beau teint, ta bel e chevelure, toute ta peau. Te voilà leste ; entre à présent. Et toi, avec ta pourpre, ton diadême, et tes yeux fiers, qui es-tu ?

LAMP. Je suis Lampique, tyran des Gélons.

MERC. Que veux-tu, Lampique, avec cet attirail ?

LAMP. Comment ! convenoit-il à un tyran de venir tout nud ?

MERC. A un tyran, non ; mais à un mort, très bien. Ainsi dépose tout cela.

LAMP. Voilà mes richesses que je viens de jeter.

MERC. Fais - en autant de ta fierté, de ton arrogance ; elles chargeroient la nacelle.

LAMP. Laisse-moi du moins mon diadême et mon manteau royal.

MERC. Non : jette-les aussi.

LAMP. Soit. Quoi encore ? J'ai tout jeté, comme vous voyez.

MERC. Et ta cruauté, et ta folie, et ton insolence, et ta colère, et toutes les autres passions !

LAMP. Me voilà tout nud.

MERC. Entre à présent. Et toi, avec cette masse de chair et ces larges épaules, qui es-tu ?

DAM. Je suis l'athlete Damasias.

MERC. Certes, tu en as bien la figure. Je te reconnois pour t'avoir vu plus d'une fois dans les jeux.

DAM. Oui, Mercure ; mais laisse-moi entrer, je suis nud.

MERC. On n'est pas nud, mon bel ami, avec cette énorme carrure. Retranche donc ce superflu, tu enfoncerois la barque à n'y mettre qu'un pied. Laisse aussi tes couronnes et tes applaudissemens.

DAM. Pour le coup, me voici nud

nud comme la main, je ne pese pas plus qu'un autre.

MERC. Voilà comme on doit être: entre donc. Et toi, Craton, renonce à tes richesses, et de plus, à ta mollesse, à ton luxe; n'apporte ici ni tes ornemens funèbres, ni les dignités de tes ancêtres; oublie aussi ta gloire, ta naissance, jusqu'au titre mérité de bienfaiteur de la patrie, tes statues, avec leurs inscriptions; oublie enfin le magnifique tombeau construit en ton honneur: ces souvenirs seuls chargeroient la nacelle.

CRAT. C'est malgré moi: j'obéirai cependant, puisqu'on ne peut faire autrement.

MERC. Ho! holà! avec ces armes, que veux-tu, pourquoi ce trophée?

CRAT. Il est la récompense dont

mon pays a honoré mes victoires et mes exploits.

MERC. Laisse sur la terre ce trophée ; pour tes armes, elles sont absolument inutiles, car on est en paix dans les enfers. Ce grave et important personnage, du moins à l'extérieur, au sourcil froncé, à l'air rêveur, à la barbe touffue, quel est-il ?

MÉN. Mercure, c'est un philosophe, ou plutôt un magicien, un homme à prodiges. Ainsi, dépouille-le comme nous ; tu vas voir que de jolies choses il cache sous son manteau !

MERC. Dépose cet habit, et ensuite tout ce bagage. Bons dieux ! que de présomption et d'ignorance ! que de chicane ! que de vaine gloire ! que de questions énigmatiques, de dissertations épineuses, d'idées compliquées ! que de veilles

inutiles, de rêves multipliés, de recherches futiles, enfin de graves discours sur des riens! Par Jupiter, voilà ton or, ta volupté, ton impudence, ta colère, ton luxe, ta mollesse: tu as beau les cacher avec soin, je sais les découvrir. Quitte encore tes mensonges, ton arrogance et l'idée de ta prétendue supériorité: il y auroit là de quoi charger une galère à cinquante rames.

LE PHIL. Je n'ai plus rien.

MÉN. Mercure, fais-lui quitter aussi cette barbe sale et touffue; il y a là cinq livres pesant pour le moins.

MERC. Oui, c'est juste.

LE PHIL. Mais qui me rasera?

MERC. Ménippe que voici prendra la coignée du vaisseau, et l'échelle lui servira de billot.

MÉN. Non, non, Mercure; mais

donne-moi la scie, cela sera bien plus plaisant.

MERC. La coignée est bonne. A merveille! tu n'es plus le même homme depuis que tu as quitté ta barbe de bouc.

MÉN. Veux-tu que je lui coupe aussi un peu de ses sourcils?

MERC. Excellente idée! car avec ses sourcils qui lui couvrent le front, il prend, je ne sais pourquoi, un air impertinent..... Comment! scélérat, tu pleures! tu as peur de la mort! allons, à la barque.

MÉN. Il a encore sous son bras quelque chose de bien pesant.

MERC. Quoi? Ménippe.

MÉN. La flatterie, qui ne lui a pas nui pendant sa vie.

LE PHIL. Et toi, Ménippe, quitte donc aussi ta liberté, tes propos hardis, ta gaieté, tes farfaronnades,

tes sarcasmes. Quoi ! tu serois le seul qui riroit ?

MERC. Non, Ménippe, garde tout cela; c'est assurément léger, facile à porter, et divertissant pendant le trajet..... Et toi, rhéteur, laisse-là cette stérile abondance de mots, tes antithèses, tes comparaisons, tes périodes, ton style empoulé, enfin tous ces lourds ornemens du discours.

LE PHIL. Tu es obéi.

MERC. Voilà qui va bien. Délie les cordages, tire l'échelle, lève l'ancre, déploie les voiles; et toi, nocher des enfers, dresse le gouvernail..... Vive la joie !..... Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous êtes, toi sur-tout, philosophe, dont on vient de fourrager la barbe ?

LE PHIL. Je croyois, Mercure, que l'ame étoit mortelle.

MÉN. Il ment. C'est bien autre chose qui lui tient au cœur.

MERC. Quoi?

MÉN. Il n'y a plus pour lui de soupers fins, plus d'argent à escroquer aux jeunes gens dupes de sa philosophie.....

LE PHIL. Et toi, Ménippe, n'es-tu pas fâché d'être mort?

MÉN. Comment le serois-je, moi qui ai couru de plein gré vers la mort!..... Mais tandis que nous parlons, n'entend-on pas des cris qui viennent de là haut?

MERC. Oui, Ménippe, et ces cris partent de plus d'un endroit. Ici ce sont les Gélons rassemblés qui font tous éclater leur joie à la mort du tyran Lampique; toutes les femmes sont déchaînées contre la sienne, et ses enfans au berceau accablés d'une grêle de pierres par les autres enfans. Là on applaudit

le rhéteur Diophante, qui déclame l'oraison funèbre de ce Craton que voici. D'un autre côté, c'est, je te jure, la mère de Damasias éplorée, qui gémit avec ses compagnes sur la mort de son fils. Pour toi, Ménippe, personne ne te pleure; ton cadavre gît tranquillement dans quelque coin.

MÉN. Point du tout: bientôt tu entendras les chiens heurler de belle manière en mon honneur, et les corbeaux battre des ailes, lorsqu'ils se rassembleront pour me donner la sépulture.

MERC. Courage! Ménippe. Mais puisque vous voilà passés, suivez droit ce chemin qui conduit au tribunal. Caron et moi, nous allons chercher d'autres morts.

MÉN. Bon voyage, Mercure: avançons, nous autres. Que tardez-vous encore? il faut absolument

être jugé; et l'on ne parle de rien moins que de roues, de vautours, de rochers. Chacun de vous va paroître tel qu'il est.

DIALOGUE XI.

CRATÈS, (1) DIOGÈNE.

CRAT. Diogène, tu as connu le riche Mérique, ce millionnaire de Corinthe, qui avoit tant de vaisseaux chargés de marchandises, dont le cousin Aristée, riche comme lui, avoit sans cesse à la bouche ce mot d'Homere, *Ou* (2) *ma mort, ou la tienne.* Ces deux hommes se faisoient la cour l'un à l'autre.

DIOG. Eh! par quel motif, Cratès?

---

(1) Cratès, disciple de Diogène, de Thebes en Béotie.

(2) Iliad. XXIII, v. 724.

Crat. Dans la vue d'hériter l'un de l'autre, quoiqu'ils fussent tous deux de même âge. Ils avoient même fait connoître leur testament : si Mérique mouroit le premier, Aristée devenoit son unique héritier; si Aristée mouroit le premier, tous ses biens passoient à Mérique. En conséquence nos deux cousins se rendoient réciproquement des soins, et poussoient jusqu'à l'excès leur flatterie mutuelle. Les devins, ceux qui conjecturoient l'avenir en observant les astres, les interprètes des songes, les Chaldéens, et ce qui est bien plus fort, Apollon lui-même, annonçoient la victoire, aujourd'hui à Aristée, demain à Mérique. La balance penchoit tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là.

Diog. Enfin qu'est-il arrivé ? voilà qui pique ma curiosité.

Crat. Ils ont péri tous les deux le même jour, et leurs biens ont passé à deux de leurs parents, Eunomius et Trasiclès, à qui les devins n'avoient rien annoncé de pareil. Comme Mérique et Aristée faisoient voile ensemble de Sicyone à Cyrrha, au milieu de leur trajet un vent de nord-ouest prit leur vaisseau en flanc et le submergeât.

Diog. C'est bien fait. Pour nous, mon cher Cratès, nous n'avons jamais eu sur la terre de pareilles vues l'un sur l'autre. Je n'ai jamais souhaité qu'Antisthene (1) mourût pour hériter de son bâton ;

(1) Antisthene, disciple de Socrate et chef de la secte des Cyniques. Leur costume, qu'il prit le premier, consistoit dans une longue barbe, un extérieur composé, et un méchant manteau d'une étoffe mince et légère.

c'étoit pourtant un excellent bâton d'olivier sauvage : et toi, Cratès, tu n'as pas, je crois, désiré ma mort pour avoir toutes mes richesses, mon tonneau et ma besace qui contenoit deux mesures de lupins.

Crat. C'est que je n'en avois pas besoin, ni toi non plus, Diogène. Les véritables biens, nous les avions hérités, toi d'Antisthene, et moi de toi ; biens infiniment préférables à tout l'empire des Persans, avec son éclat et sa grandeur.

Diog. Quels sont ces biens dont tu veux parler ?

Crat. La sagesse, l'indépendance, la vérité, la franchise, la liberté.

Diog. Par Jupiter, je m'en souviens bien ; j'ai reçu d'Antisthene ce précieux héritage, et je te l'ai laissé augmenté de beaucoup.

Crat. Cependant les autres mor-

tels faisoient peu de cas de pareilles possessions, personne ne nous faisoit la cour dans l'espérance d'en hériter. Ils n'avoient tous des yeux que pour l'or.

Diog. Cela devoit être. Semblables à des vases criblés, leurs ames ouvertes de toutes parts à la volupté pouvoient-elles recevoir des richesses telles que les nôtres? En vain l'on y eût répandu les semences de la sagesse, de la vérité, de la liberté; elles se seroient aussi-tôt échappées et perdues, faute d'un fond qui pût les retenir : il en étoit d'eux comme des filles de Danaüs condamnées à verser de l'eau dans un tonneau percé. Mais pour l'or, ils avoient des dents, des ongles, enfin toutes sortes de moyens pour le défendre.

Crat. Aussi conserverons-nous nos richesses même dans ce séjour, tandis que ces insensés n'y apporteront

ront qu'une obole, encore ne la garderont-ils que jusqu'à la barque de Caron.

DIALOGUE XII.

ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS, SCIPION.

ALEX. Eh bien, tu dois me céder le pas : je vaux mieux que toi.

ANN. Point du tout, c'est à moi qu'il appartient.

ALEX. Eh bien ! que Minos prononce.

MIN. Qui êtes-vous tous deux ?

ALEX. Voici Annibal le Carthaginois : moi, je suis Alexandre, fils de Philippe.

MIN. Assurément vous êtes célèbres l'un et l'autre ; mais quel est le sujet de votre différent !

ALEX. La prééminence. Cet Afri-

cain dit qu'il a été plus grand général que moi. Moi, de mon côté, je prétends, et tout le monde est d'accord sur ce point, que par la grandeur de mes exploits je l'ai surpassé, lui et tous ceux presque qui m'ont précédé.

Min. Parlez donc chacun à votre tour. Toi, Lybien, commence.

Ann. Heureusement j'ai appris la langue grecque depuis que je suis ici ; de sorte qu'Alexandre n'aura pas l'avantage sur moi de ce côté-là. Je prétends que les hommes les plus estimables sont ceux qui, n'étant rien dans l'origine, se sont cependant élevés très-haut, et n'ont dû qu'à eux-mêmes la puissance dont ils ont été revêtus, et la gloire d'avoir paru dignes de commander. Je n'étois encore que lieutenant de mon frère lorsque j'attaquai l'Espagne avec une poi-

gnée de soldats, et bientôt les plus grands exploits firent connoître la supériorité de mon mérite. En effet, je défis les Celtibériens, je soumis les Gaulois de l'Hespérie. Après avoir franchi ces hautes montagnes qui sont vers les sources du Pô, et fait fuir tout devant moi, je détruisis beaucoup de villes, je subjuguai tout le plat pays d'Italie, puis je m'avançai jusqu'aux portes de la capitale; et en un seul jour je tuai tant de Romains, qu'on mesuroit par boisseaux les anneaux des chevaliers, et que leurs corps entassés faisoient un pont pour traverser les fleuves. J'ai fait tout cela, non en prenant le nom de fils d'Ammon, en me faisant passer pour un dieu, ou débitant des songes de ma mère, mais en convenant que j'étois homme. J'avois à combattre les généraux les plus habiles, les soldats les plus

belliqueux, et non pas des Medes et des Arméniens, qui fuient avant qu'on les poursuive, et qui cedent sur le champ la victoire au premier qui ose y prétendre. Alexandre, au contraire, n'eut qu'à monter sur le trône de son père, et il ne fit que profiter d'une secousse que la fortune avoit donnée pour reculer au loin les bornes de son empire. Mais après avoir vaincu le méprisable Darius près d'Issus et d'Arbelle, alors renonçant aux mœurs de sa patrie, il voulut qu'on se prosternât devant lui; il prit les usages des Medes; il souilla sa table du sang de ses meilleurs amis, dont il fut lui-même l'assassin. Pour moi, je commandai à mes concitoyens, sans oublier qu'ils étoient mes égaux : et lorsque menacée par une flotte nombreuse qui voguoit vers l'Afrique, ma patrie me

rappela, j'obéis sur le champ; je repris le rang de simple particulier, je supportai sans me plaindre l'exil dont elle me flétrit. Voilà ce que j'ai fait. Cependant je n'étois qu'un sauvage sans éducation, et je n'avois aucune teinture des sciences de la Grèce; je n'ai pas déclamé les livres d'Homère comme celui-ci; le savant Aristote n'a pas été mon maître : je dois tout à la nature. Voilà ce qui m'élève au-dessus d'Alexandre. S'il prétend l'emporter sur moi, parce son front étoit ceint du diadême, j'avoue que cet ornement pouvoit bien le rendre respectable aux yeux des Macédoniens; mais il ne doit pas être préféré pour cela à un grand homme, à un bon général, plus illustré par ses talens que par les faveurs de la fortune.

Min. C'est se défendre noblement et mieux que je ne l'attendois d'un

Lybien. Toi, Alexandre, que dis-tu à cela ?

Alex. Je devrois ne pas répondre à cet audacieux : la renommée nous a fait assez connaître, moi pour un grand roi, lui pour un fameux brigand. Cependant, vois s'il n'y a qu'une petite distance de lui à moi. J'étois fort jeune lorsque je pris en main les rènes du gouvernement ; je trouvai l'état en désordre, mais je sus maintenir mon autorité : je tirai vengeance des meurtriers de mon père. Par la destruction des Thébains, j'intimidai tous les Grecs : ils me reconnurent pour le chef de la Grèce. Incapable de me contenter de la Macédoine, et de me restreindre à l'empire que mon père m'avoit laissé, j'osai concevoir le projet de conquérir la terre entière ; et ne pouvant souffrir qu'il y eût quelque chose dans le monde qui

ne dépendit pas de moi, je passai en Asie à la tête d'une armée peu nombreuse, et je remportai une victoire signalée sur les bords du Granique. Je soumis la Lydie, l'Ionie, la Phrygie. En un mot, subjuguant tout ce qui se trouvoit devant moi, j'arrivai à Issus, où Darius m'attendoit avec une armée innombrable. Or, vous savez tous, ô Minos, combien je vous envoyai ici de morts en un seul jour. Votre nautonnier déclare que, sa barque ne pouvant leur suffire, la plupart passèrent sur des radeaux qu'ils furent obligés de former. Dans tous mes combats je cherchois les dangers aux premiers rangs, j'allois au-devant des blessures. Je ne parlerai pas de ce qui s'est passé à Tyr et à Arbelle; mais je pénétrai chez les Indiens; je pris leurs éléphans; je fis Porus prisonnier,

et ne reconnus que l'océan pour bornes de mon empire. Ce n'est pas tout; après avoir traversé le Tanaïs, j'ai défait la cavalerie des Scythes, peuple très-aguerri. J'ai récompensé mes amis, et tiré vengeance de ceux qui me vouloient du mal. Si les hommes m'ont regardé comme un dieu, cette opinion, fondée sur la grandeur de mes exploits, n'est-elle pas bien excusable? Enfin, moi, je suis mort roi; celui-ci est mort à la cour de Prusias, roi de Bithynie, dans un exil qu'il méritoit par sa cruauté et ses artifices. Je veux bien ne pas examiner la manière dont il a vaincu les peuples de l'Italie; ce n'a pas été par la force des armes, mais par des crimes, des ruses, des perfidies: jamais on ne le vit employer de voies légitimes, ni combattre à force ouverte. Mais puisqu'il me reproche

mon luxe, il a sans doute oublié ce qu'il a fait à Capoue, où, pour vivre avec des femmes, cet incomparable général sacrifioit à ses plaisirs les momens favorables pour vaincre. Pour moi, si regardant l'occident comme un théâtre indigne de ma valeur, je n'eusse porté mes armes du côté de l'orient, qu'aurois-je fait de si grand de me rendre maître de l'Italie et de la Lybie sans verser de sang, de me soumettre le pays qui s'étend jusqu'à Gades? Il me sembla que des peuples déja consternés, et qui me reconnoissoient pour leur maître, ne valaient pas la peine d'être attaqués. J'ai dit. Toi, Minos, prononce; car c'est assez pour cela de cette petite partie de mes exploits.

Scip. Attends pour juger, Minos, que tu m'aies entendu.

Min. Qui es-tu, mon ami?

d'où es-tu? que veux-tu dire?

Scip. Je suis Scipion, ce Romain qui a dompté Carthage, et soumis les Africains après de grandes batailles.

Min. Eh bien! que prétends-tu dire!

Scip. Que je le cède à Alexandre, mais que je l'emporte sur Annibal, que j'ai vaincu, poursuivi et contraint de fuir honteusement devant moi. Comment donc ne rougit-il pas de le disputer à Alexandre, à qui, Scipion, son vainqueur, n'ose pas se comparer?

Min. En vérité, tu as raison, Scipion. Ainsi j'adjuge la première place à Alexandre, la seconde à toi, Scipion: mais permettez que la troisième place soit pour Annibal; ce n'est point un général ordinaire.

DIALOGUE XIII.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOG. Quoi donc ! Alexandre, te voilà mort comme nous autres ?

ALEX. Tu le vois, Diogène. Il n'est pas étonnant que j'aie payé tribut à la nature, puisque j'étois homme.

DIOG. Ammon en imposoit donc lorsqu'il te disoit son fils, Philippe étoit ton père.

ALEX. Sans doute, car je ne serois pas mort si j'eusse été fils d'Ammon.

DIOG. Et ta mère Olympias, que de propos on a tenus sur son compte !

ALEX. Tous ces propos, je les ai entendus aussi bien que toi, et je vois bien à présent que ni ma

mère ni les oracles n'ont rien dit de raisonnable.

Diog. Quoi qu'il en soit, l'imposture n'a pas dérangé tes affaires ; car il y en a beaucoup qui n'ont tremblé devant toi, que parce qu'ils te regardoient comme un dieu. Enfin, dis-moi, à qui as-tu laissé ton vaste empire ?

Alex. Je ne sais, Diogène ; car j'ai quitté la vie avant d'y avoir même songé. Je n'ai pu, en mourant, que donner mon anneau à Perdiccas. Mais qu'as-tu à rire, Diogène ?

Diog. Eh ! c'est que je me rappelle le temps où à peine monté sur le trône, les Grecs, afin de te flatter, te nommèrent leur chef pour marcher contre les barbares : quelques-uns même te mettoient au rang des douze grands dieux, érigeoient des temples en ton honneur, et t'offroient

t'offroient des sacrifices comme au fils d'un dragon. Mais dis-moi, où les Macédoniens ont-ils inhumé ton corps?

ALEX. Voilà déja trois jours que je suis dans Babylone; mais un de mes officiers, Ptolémée, me promet, lorsque le calme succédera à ces temps orageux, de me transférer en Égypte, et d'y déposer mon corps, pour que je devienne un des dieux du pays.

DIOG. Et je ne rirai pas en te voyant extravaguer jusques dans les enfers, espérer de devenir un autre Anubis, un autre Osiris! Tout dieu que tu es, renonce à ces brillantes chimères; une fois le fleuve traversé, une fois descendu aux enfers, on ne peut plus revenir sur la terre. Eaque ne s'endort pas, et Cerbere n'est pas aisé. Mais je serois curieux d'apprendre

de toi comment tu supportes le souvenir du bonheur que tu as laissé sur la terre pour venir ici. Des gardes, des satellites, des satrapes, de riches trésors, des peuples entiers prosternés devant toi, les délices de Bactres et de Babylone, ta grandeur et ta gloire, ces énormes éléphans, l'honneur de briller sur un beau char la tête ornée d'un turban et vêtu de la pourpre, le souvenir de cette magnificence ne t'afflige-t-il pas ? Quoi ! tu pleures, insensé ! Le sage Aristote ne t'a-t-il pas appris qu'il ne faut pas compter sur les faveurs de la fortune ?

Alex. Le sage Aristote ! lui, le plus exécrable de tous les flatteurs. Ne me force pas de dévoiler le caractère d'Aristote, ce qu'il m'écrivoit, ce qu'il me demandoit, de quelle manière il abusoit de mon goût pour les sciences, en me

flattant et me louant, tantôt sur ma beauté, comme si elle faisoit partie du mérite, tantôt sur mes actions et mes richesses, car il mettoit aussi les richesses au rang des vrais biens, afin de pouvoir lui-même, sans rougir, recevoir mes présens. Cet homme, Diogène, n'étoit qu'un charlatan et un imposteur. Aussi tout le fruit que j'ai retiré de sa philosophie, c'est de regretter comme les plus grands biens ceux dont tu viens de faire l'énumération.

Diog. Sais-tu ce que tu as à faire? Je vais t'indiquer un remède contre la tristesse. Puisqu'il ne croît pas ici d'ellébore, vas t'abreuver à longs traits des eaux du Léthé, non-seulement une, mais deux et plusieurs fois: ainsi tu cesseras de regretter les biens d'Aristote. D'ailleurs, je vois ce Clitus que tu con-

nois, Callisthene et plusieurs autres, qui fondent sur toi pour te mettre en pièces, et se venger du mal que tu leur as fait: va-t-en donc de cet autre côté, et bois plusieurs fois comme je te l'ai dit.

DIALOGUE XIV.

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHIL. Pour le coup, Alexandre, tu n'oserois dire que je ne suis pas ton père, car tu ne serois pas mort, si tu avois été vraiment fils d'Ammon.

ALEX. Je savois, aussi bien qu'un autre, que Philippe, fils d'Amyntas, étoit mon père; mais je me suis prêté volontiers à un oracle que je croyois favorable à mes desseins.

PHIL. Comment dis-tu? Il te sembloit utile de t'abandonner à la

discrétion de tes oracles imposteurs pour être leur jouet?

ALEX. Bien loin de servir de jouet, j'ai répandu la terreur parmi les barbares; aucun d'eux ne m'a résisté, voyant un dieu dans celui qu'ils avoient à combattre: aussi les ai-je subjugués plus facilement.

PHIL. As-tu jamais vaincu des peuples belliqueux, toi qui toujours t'es mesuré avec des lâches qui ne connoissoient que l'arc, le petit bouclier rond, et les boucliers d'osier? Des Grecs, tels que les Béotiens, les Phocéens, les Athéniens, voilà des ennemis qu'il étoit difficile de soumettre: des conquêtes sur les Arcadiens armés de pied en cap, sur la cavalerie des Thessaliens, sur les Eléens habiles à lancer des javelots, et les Mantinéens munis de forts boucliers, enfin sur les Thraces, les Illyriens,

les Péoniens eux-mêmes ; de telles conquêtes étoient capables d'immortaliser. Mais les Medes, les Perses, les Chaldéens, peuples affoiblis par la mollesse et chargés d'or, ignores-tu qu'avant toi Cléarque n'eut besoin que de mille combattans pour les soumettre, et que ces lâches, loin d'oser en venir aux mains, prirent la fuite avant que l'ennemi eût tiré des fleches ?

ALEX. Mais, mon père, les Scythes et les Indiens avec leurs éléphans, n'étoient pas quelque chose de si méprisable. Cependant, sans semer parmi eux la division, sans acheter la victoire par des trahisons, je les ai soumis. Jamais je n'ai employé les parjures, amusé par de vaines promesses, ou agi de mauvaise foi pour arriver à mon but. Une partie de la Grèce se rangea sous mes loix, sans qu'il fallut verser

du sang ; et les Thébains, tu peux apprendre ici de quelle manière je les ai menés.

PHIL. Je suis au fait de ces prouesses ; j'en ai été instruit par Clitus, que tu as percé d'un javelot dans un festin, parce qu'il osoit préférer mes exploits aux tiens. Je sais encore qu'après avoir rejeté le manteau des Macédoniens, et t'être habillé à la mode des Persans, tu as porté la tiare droite. Tu voulois aussi être adoré par les Macédoniens, ces hommes amis de la liberté ; et ce qui met le comble à tes extravagances, tu as embrassé les mœurs des vaincus : car je ne te reproche pas d'autres taches à ta gloire, ton inhumanité pour des savans que tu enfermas avec des lions, ta foiblesse pour Roxane, ton excessive amitié pour Ephestion. Je n'ai entendu parler que d'une

action qui m'ait paru louable ; c'est d'avoir respecté la femme de Darius, qui étoit belle, d'avoir défendu avec zèle l'honneur de sa mère et des princesses ses filles. En cela tu t'es montré véritablement roi.

ALEX. Tu ne me loues donc pas d'avoir cherché le danger, de m'être élancé le premier chez les Oxidraques dans l'enceinte de leur ville, et d'avoir reçu tant de blessures ?

PHIL. Alexandre, je ne t'approuve pas en cela, non que je ne trouve glorieux pour un roi d'être blessé dans certaines occasions, de s'exposer au premier rang ; mais pour toi cette action étoit déplacée. En effet, si regardé comme un dieu, tu eusses été blessé, si on t'eût vu retiré à la hâte du champ de bataille, baigné dans ton sang, gémissant sur ta blessure, tu apprê-

tois à rire à ceux qui en auroient été les témoins ; tu prouvois qu'Ammon étoit un imposteur, un fourbe, et que ses prêtres étoient des flatteurs. Qui n'auroit pas ri en voyant le fils de Jupiter près d'expirer, et implorant le secours des médecins ? Enfin, à présent que tu es mort, crois-tu qu'il n'y ait pas beaucoup de personnes qui plaisantent sur un pareil mensonge, en voyant étendu tout de son long le cadavre d'un dieu, un cadavre déja infect et enflé, suivant la destinée de tous les corps ? D'ailleurs, Alexandre, cet avantage que tu prétends avoir eu pour vaincre plus aisément, t'enlevoit une grande partie de la gloire de tes exploits, car toutes tes grandes actions perdoient de leur éclat lorsqu'on pensoit qu'un dieu en étoit l'auteur.

ALEX. Les hommes, bien loin

d'être dans ces sentimens à mon égard, me regardent comme le rival d'Hercule et de Bacchus; et il est de fait que seul je me suis rendu maître de l'Aorne, qui avoit été imprenable pour eux.

PHIL. T'apperçois-tu que tu parles en fils d'Ammon, toi qui te compares à Hercule et à Bacchus? et tu ne rougis pas, Alexandre? Tu ne te dépouilleras pas de ton arrogance? tu n'apprendras pas à te connoître toi-même, et tu ne songeras pas qu'à présent enfin tu es du nombre des morts?

DIALOGUE XV.

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANT. QUELS propos tu tenois dernièrement à Ulysse sur la mort! Certes, tu faisois bien peu d'hon-

neur à tes gouverneurs, Phœnix et Chiron. Tu aimerois mieux (1), disois-tu, te voir sur la terre aux gages d'un pauvre laboureur qui n'auroit pas de pain, que de régner sur tous les morts. On pourroit pardonner de pareils discours à un Phrygien lâche, estimant la vie plus que l'honneur. Mais le fils de Pélée, le héros le plus intrépide au milieu des périls, s'avilir par de tels sentimens, quelle honte et quelle contradiction avec tes plus grands exploits, toi qui, maître d'attendre dans tes états une obscure vieillesse, as voulu généreusement t'illustrer par une belle mort!

ALEX. O fils de Nestor, je n'avois ni la moindre idée de ce qui se

(1) Discours d'Achille à Ulysse, Odyssée, liv. II, v. 487.

passe en ces lieux, ni assez d'expérience pour faire un choix, quand je préférois à la vie cette misérable gloire. Mais à présent je vois combien elle est futile, malgré tout ce qu'on en dit là haut dans de beaux vers: ici tous les rangs sont confondus; il ne reste rien de cette force ni de cette beauté si vantées; nous sommes tous enveloppés d'épaisses ténèbres; un mort n'est pas distingué d'un autre mort. Je ne vois ni les ombres des Grecs me révérer, ni celles des Troyens trembler à mon aspect. Brave ou lâche, n'importe; ici bas regne une parfaite égalité. Voilà ce qui m'afflige et me fait envier la condition la plus dure sur la terre.

Ant. Cependant, Achille, que faire à cela? Puisqu'il a plu à la nature de condamner tous les hommes sans exception à mourir, obéissons

sans

sans peine aux ordres du destin. Tu vois d'ailleurs combien nous sommes avec toi de compagnons d'infortune; et Ulysse lui-même ne tardera pas à descendre ici sans espoir de retour. C'est une consolation dans le malheur de le partager avec d'autres, et de ne pas souffrir seul. Vois-tu Hercule, Méléagre, et d'autres grands hommes, ils ne consentiroient pas à revoir la lumière, si on les y renvoyoit pour être aux gages de malheureux et indigens villageois.

Ach. C'est parler en ami sage; mais je ne sais comment le souvenir de ce que j'ai perdu avec la vie me poursuit sans relâche, et chacun de vous aussi, je crois. Et si vous n'êtes pas de bonne foi sur cela, et que vous souffriez sans vous plaindre, vous n'en êtes que plus misérables.

ANT. Au contraire, bien plus heureux : nous voyons que nos plaintes seroient inutiles. Aussi sommes-nous résolus de supporter nos maux patiemment et en silence, afin de ne pas donner prise au ridicule par des vœux aussi extravagans que les tiens.

DIALOGUE XVI.

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOG. N'EST-CE pas là Hercule ? Par Hercule, je ne me trompe point : voilà son arc, sa massue, sa peau de lion, sa taille gigantesque. C'est Hercule tout entier. Quoi ! le fils de Jupiter a payé tribut à la nature ! Dis-moi, héros invincible, es-tu mort ? car je t'ai sacrifié sur la terre comme à un dieu.

HERC. Et tu as bien fait ; car Hercule lui-même est au ciel dans

la compagnie des dieux, et l'époux de la charmante Hébé : moi, je ne suis que son ombre.

DIOG. Comment ! l'ombre d'un dieu ! est-il possible d'avoir la moitié de son être immortelle, et l'autre sujette à la mort ?

HERC. Très-possible : car ce n'est pas lui qui est mort, mais moi qui suis son ombre.

DIOG. J'entends, il t'a donné à Pluton pour remplir sa place, et te voilà mort pour lui.

HERC. A-peu-près.

DIOG. Comment donc le clairvoyant Eaque, dupe de l'artifice, a-t-il laissé passer un faux Hercule pour le véritable ?

HERC. C'est que je lui ressemblois parfaitement.

DIOG. Oui, et même si parfaitement, que tu es lui-même. Prends garde, au contraire, que tu ne sois

Hercule, et que son ombre n'ait épousé la déesse Hébé dans les cieux.

Herc. Tu es un effronté bavard : tu finiras tes plaisanteries, où je te fais sentir à l'instant de quel dieu je suis l'ombre.

Diog. Il est vrai que ton arc est bandé et prêt à lancer des flèches ; mais une fois mort, qu'ai-je à craindre ? Dis-moi pourtant, au nom d'Hercule que tu représentes, le suivois-tu aussi pendant sa vie en qualité d'ombre, ou bien ne formiez-vous là haut qu'un seul individu ? et à votre mort, auriez-vous été partagés en deux, l'un pour s'envoler au séjour des dieux, et l'autre, comme cela devoit être, pour descendre aux enfers ?

Herc. A mauvaise chicane point de réponse. Écoute cependant : ce qui étoit né d'Amphitryon est mort,

et voilà ce que je suis; mais ce qui l'étoit de Jupiter, est là haut avec les dieux.

Diog. Je comprends enfin. Alcmène a eu deux Hercules à la fois; l'un d'Amphitryon et l'autre de Jupiter: on ne connoissoit pas en effet ces deux frères jumeaux.

Herc. Non, sot, nous n'étions qu'un.

Diog. Deux Hercules qui ne sont qu'un, cela n'est pas facile à concevoir, à moins que vous n'ayez réuni, comme les hippocentaures, la nature divine à la nature humaine.

Herc. Ne vois-tu pas tous les hommes aussi composés de deux substances, l'ame et le corps? Qui empêche donc que mon ame, qui me vient de Jupiter, ne soit au ciel, et que la partie mortelle ne soit ici?

Diog. Beau fils d'Amphitryon, il n'y auroit pas de réplique à cela,

si tu étois un corps ; mais tu n'en es que l'ombre : ainsi j'ai peur que tu n'aies fait déjà trois Hercules.

HERC. Comment cela ?

HERC. Écoute : un au ciel, ici toi son ombre, puis ton corps réduit en cendres sur le mont Œta, en voilà bien trois : cherche encore le père de cette troisième partie.

HERC. O l'audacieux sophiste ! qui es-tu ?

DIOG. L'ombre de Diogène de Sinope. Pour moi, par Jupiter, ce n'est pas avec les immortels, mais avec les plus illustres mânes que je converse, me moquant d'Homère et de ses insipides récits.

DIALOGUE XVII.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉN. QU'AS-TU à pleurer, Tantale ? pourquoi te lamentes-

tu, tristement penché sur ce lac?

TANT. C'est que je meurs de soif.

MÉN. Paresseux! tu ne saurois te baisser pour boire, ou bien, prendre de l'eau dans le creux de ta main?

TANT. J'ai beau me baisser, elle fuit dès que je m'approche. Si j'ai le bonheur d'en prendre et de la porter à ma bouche, elle s'écoule, je ne sais comment, de mes doigts, et laisse ma main a sec, avant que j'aie pu rafraîchir le bord de mes lèvres.

MÉN. Voilà, Tantale, un supplice bien étrange. Dis-moi donc, qu'as-tu besoin de boire, puisque tu n'as plus de corps, et que cette partie de toi-même qui étoit sujette à la faim et à la soif est enterrée en Lydie?

TANT. Mon supplice est d'avoir une ame susceptible de la soif comme le corps.

MÉN. Je veux bien croire, puis-

que tu l'assures, que la soif est ton châtiment ; mais en quoi peut-il t'affliger ? crains-tu de mourir faute de boire ? Je ne vois pas qu'il y ait un autre enfer que celui-ci, ni un autre séjour où puisse aller un mort.

TANT. Tu as raison. Cependant ce qui fait partie de mon supplice, c'est d'avoir soif sans besoin.

MÉN. Tu radotes, Tantale. S'il est vrai que tu ayes besoin de boire, c'est, par Jupiter, de l'ellébore tout pur qu'il te faut, puisque tu es le contraire de ceux qui sont mordus des chiens enragés, et que tu ne crains pas l'eau, mais la soif.

TANT. Je ne refuse pas, Ménippe, de boire de l'ellebore ; seulement, qu'on m'en donne.

MÉN. Ne t'afflige pas, mon pauvre Tantale : ni toi, ni aucun des autres morts ne boira, c'est impos-

sible ; car encore qu'ils ne soient pas, ainsi que toi, condamnés à avoir soif, il n'y a pas d'eau pour eux.

DIALOGUE XVIII.

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉN. Mais, Mercure, où sont donc ces beaux hommes, ces belles femmes ? conduis-moi en qualité de nouveau venu.

MERC. Je n'ai pas le temps, Ménippe. Cependant regarde de ce côté, un peu à ta droite : c'est-là qu'est Hyacinthe, Narcisse, Nirée, Achille, Tyro, Helène, Léda ; en un mot, toutes les beautés du temps passé.

MÉN. Je ne vois que des os et des crânes décharnés qui se ressemblent presque tous.

MERC. Ces os que tu as l'air de mépriser, c'est-là pourtant ce que

tous les poëtes célébrent dans de beaux vers.

MÉN. Montre-moi Hélène : il me seroit bien impossible de la reconnoître.

MERC. Ce crâne, c'est Hélène.

MÉN. Et c'est pour cela qu'une flotte de mille vaisseaux a porté l'élite de la Grèce, que tant de Grecs et de barbares ont péri, que tant de villes ont été détruites !

MERC. Tu n'as pas vu, Ménippe, cette beauté vivante, car tu aurois dit aussi toi-même qu'il étoit trop juste d'endurer mille maux pour une telle (1) femme. Vois des fleurs fanées et dépouillées de leur robe brillante; elles n'ont rien assurément qui charme la vue ; mais tant qu'elles ont leur fraîcheur, leur éclat, rien n'est plus beau.

---

(1) Iliad. III, v. 157.

MÉN. Eh bien ! je m'étonne, Mercure, que les Grecs n'aient pas compris qu'ils se donnoient tant de mouvement pour un objet peu durable et prompt à se flétrir.

MERC. Je n'ai pas le temps de philosopher avec toi, Ménippe ; ainsi choisis une place où tu puisses te coucher à ton aise : moi, je vais de ce pas chercher les autres morts.

DIALOGUE XIX.

EAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

EAQ. POURQUOI, Protésilas, te jettes-tu sur Hélène comme pour l'étrangler !

PROT. Parce qu'elle est cause de ma mort. Sans elle, je n'aurois pas laissé mon palais imparfait, ni une jeune épouse dans le veuvage.

Eaq. Accuse donc Ménélas, qui vous a menés à Troie pour l'amour de son Hélene.

Prot. Tu as raison : c'est à lui que je dois m'en prendre.

Mén. Non pas à moi, mon ami, mais plutôt à Paris, qui, contre les droits sacrés de l'hospitalité, m'a ravi mon épouse. C'est ce scélérat que toi, que tous les Grecs et les Troyens devriez étrangler, puisqu'il a causé la mort de tant de braves guerriers.

Prot. C'est plus juste. Non, malheureux Pâris, je ne te lâche pas.

Par. Tu as tort, Protésilas, et d'autant plus tort, que tu as fait comme moi : je suis, ainsi que toi, esclave de l'Amour et soumis à ses loix. Ne sais-tu pas qu'il subjugue nos cœurs et les maitrise à son gré, sans qu'il soit possible de résister à sa puissance ?

Prot.

PROT. C'est la verité. Que ne puis-je donc trouver ce maudit Amour aux enfers !

EAQ. Moi, je défendrai aussi l'Amour. J'ai bien pu, diroit-il, rendre Pâris amoureux; mais tu es, Protésilas, l'unique auteur de ta mort, toi qui oublias ta jeune épouse à la vue des remparts de Troie, toi que l'on vit débarquer avant les autres, et chercher follement les périls, trop sensible à la gloire, cette vaine idole dont tu as été la première victime à la descente de ton vaisseau.

PROT. Il y a de bien meilleures raisons pour moi ; c'est que je n'ai pas été la cause de mes malheurs, mais la parque, qui a ainsi arrangé ma destinée.

EAQ. Bien. N'accuse donc personne.

DIALOGUE XX.

MÉNIPPE, EAQUE, PYTHAGORE, EMPÉDOCLE, SOCRATE.

MÉN. AU nom de Pluton, mon cher Eaque, montre-moi tout ce qu'on peut voir dans les enfers.

EAQ. Cela n'est pas aisé, Ménippe. Vois pourtant le plus intéressant. Tu connois Cerbère que voilà, et ce nocher qui t'a passé dans sa barque. Tu as vu aussi le Phlégéton à ton arrivée.

MÉN. Je sais même que tu es le gardien de ces portes; j'ai vu le roi des enfers et les furies: mais montre-moi les morts du temps passé, sur-tout les plus célèbres d'entr'eux.

EAQ. Celui-ci est Agamemnon; cet autre, Achile; près d'eux voici

Idoménée, Ulysse, Ajax, Diomède, et les plus grands personnages de la Grèce.

Mén. O dieux ! Homère, en quel état je vois ces héros si fameux dans tes vers ! sans nom, sans figure, étendus sur la poussière ; ils ne sont plus que de vains fantômes, et des crânes inanimés. Et cet autre, Eaque, qui est-il ?

Eaq. Cyrus ; ensuite Crésus ; auprès de lui Sardanapale ; plus loin Midas et ce Xerxès si vanté.

Mén. C'est toi, maraud, qui fis trembler la Grèce, qui entraînas l'Hellespont et fis passer ta flotte à travers des montagnes. Et Crésus, comme il est fait ! Pour Sardanapale, permets, Eaque, que je lui applique un coup de poing sur la mâchoire.

Eaq. Point du tout : son crâne fragile sauteroit en éclats.... Veux-

tu voir aussi les philosophes ?

MÉN, Avec bien du plaisir.

EAQ. Le premier qui vient à nous, c'est Pythagore.

MÉN. Bon jour, Euphorbe (1) Apollon, et tout ce que tu voudras.

PYTH. Bien dit. Bon jour, Ménippe.

MÉN. Tu n'as plus ta cuisse d'or ?

PYTH. Non assurément. Mais que je voie dans ta besace si tu as quelque chose à manger.

MÉN. Je n'ai que des fèves, mon ami; ainsi ce n'est pas pour toi.

PYTH. Donne toujours : autre est la doctrine des morts et la doctrine des vivants.

EAQ. Celui-ci est Solon, fils d'Execestide ; celui-là, Thalès ;

(1) Pour accréditer le système de la métempsycose, Pythagore prétendoit avoir été Euphorbe, jeune Troyen, Apollon, etc.

près d'eux, Pittacus et les autres : ils sont sept, comme tu vois.

MÉN. Il n'y a qu'eux qui soient gais et sans soucis. Qui est celui-ci tout couvert d'élevures, et poudreux comme un pain cuit sous la cendre ?

EAQ. C'est Empédocle, venu de l'Etna à moitié rôti.

MÉN. Eh ! l'ami aux pantoufles d'airain, quelle mouche t'a piqué, de te jetter toi-même dans les fournaises de l'Etna ?

EMP. C'étoit accès de mélancolie.

MÉN. Par Jupiter, dis plutôt accès de folie, d'orgueil et de vanité : voilà ce qui t'a fait périr, comme tu le méritois, au milieu des flammes. Cependant ta ruse ne t'a servi de rien, car on t'a vu après ta mort. Mais où est donc Socrate ?

EAQ. Ce sage ne fait que conter des sornettes à Nestor et à Palamède.

MÉN. N'importe : je voudrois le voir, s'il est près d'ici.

EAQ. Vois-tu cette tête chauve ?

MÉN. Mais tous les morts sont chauves ; ainsi tu ne désignes personne.

EAQ. Ce camus ?

MÉN. Je ne suis pas plus avancé ; ils sont tous camus.

SOC. Est-ce moi que tu cherches, Ménippe ?

MÉN. Toi-même, Socrate.

SOC. Que fait-on à Athènes ?

MÉN. Beaucoup de jeunes écervelés s'y donnent pour philosophes ; et certes, le nombre en est grand, si l'on en juge d'après leur démarche et leur costume.

SOC. Oui, j'en ai vu beaucoup.

MÉN. Sans doute aussi tu as vu comment Aristippe et Platon sont venus ici, l'un parfumé d'essences,

l'autre en délié courtisan des tyrans de Sicile.

Soc. Et que dit-on de moi ?

Mun. Tu es, à cet égard, Socrate, un heureux mortel. On est persuadé que tu savois tout, quoique, à dire vrai, tu ne susses rien (1) ; car il faut, je crois, te parler avec franchise.

Soc. C'est ce que je leur disois moi-même ; ils prenoient cela pour de la modestie.

Eaq. Je m'en vais, de peur que quelque mort ne vienne à s'échapper : une autre fois, Ménippe, tu en verras davantage.

Mén. Bon jour, Eaque : je suis content de ce que j'ai vu.

(1) Malgre l'allusion de Lucien au mot de Socrate, *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien*, ce philosophe paroît au dessus de la critique, comme au-dessus de tous les éloges.

DIALOGUE XXI.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉN. CERBÈRE, puisqu'en qualité de chien je suis ton parent, dis-moi, je t'en conjure par le Styx, quelle figure faisoit Socrate quand il est descendu ici; car il est probable qu'étant dieu, tu sais non-seulement aboyer, mais aussi parler, quand tu le veux, à la manière des hommes.

CERB. A le voir de loin arriver avec une contenance assurée, il sembloit n'avoir aucune crainte de la mort, du moins vouloit-il le faire croire à ceux qui étoient hors de la caverne; mais quand il se fut baissé pour entrer sous la voûte, qu'il y eut vu un brouillard épais, lorsque j'eus hâté sa lenteur en lui faisant sentir ma dent venimeuse,

et que je l'eus tiré par le pied, il se mit à crier comme un enfant au berceau, à pleurer sur ses fils, à faire toutes sortes de contorsions.

Mén. Cet homme-là n'étoit donc qu'un faux sage ? il ne méprisoit donc pas véritablement la mort ?

Cerb. Non : mais quand il vit qu'il falloit obéir à la nécessité, il fit un effort sur lui-même, pour paroître résigné à ce qu'il falloit absolument souffrir, et cela pour se faire admirer des spectateurs. Je pourrois dire de tous les gens de son espèce, qu'ils sont intrépides et courageux jusqu'au moment fatal, mais (1) on ne les connoît bien que lorsqu'ils sont entrés.

Mén. Et moi, comment trouves-tu que je sois arrivé ici ?

Cerb. Je ne connois que (2)

(1) Mais l'épreuve sûre est en-dedans.

(2) Toi seul en digne cynique, et Diogène avant toi.

Diogène et toi qui se soient comportés en véritables cyniques, car il n'a fallu pour vous ni contrainte ni violence; vous vous êtes présentés de bonne grâce, tout en riant, et en laissant aux autres la douleur et les larmes.

DIALOGUE XXII.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CAR. Scélérat, paie ton passage.

MÉN. Égosille-toi, Caron, si cela t'amuse.

CAR. Paie-moi, te dis-je, ce qui est d'usage.

MÉN. Cela n'est pas aisé pour quelqu'un qui n'a rien.

CAR. Eh! qui n'a pas vaillant une obole?

MÉN. Ce que je puis assurer, c'est que je ne l'ai pas.

CAR. Tu paieras, maraud, ou par Pluton, je t'étrangle.

MÉN. Et moi je t'assomme et te fends le crâne en deux.

CAR. Quoi! tu auras fait *gratis* un aussi long trajet?

MÉN. C'est Mercure qui t'a chargé de ma personne, qu'il te paie pour moi.

MERC. Par Jupiter, je ferois un beau gain, si j'étois encore obligé de payer pour les morts.

CAR. Je ne te lâcherai pas.

MÉN. Soit; mais pour cela tire ta nacelle à bord, et fais sentinelle..... Cependant, comment te donner ce que je n'ai pas?

CAR. Ne savois-tu pas que tu devois apporter une obole?

MÉN. Je le savois, mais je ne l'avois pas. Pour cela falloit-il ne jamais mourir?

CAR. Quoi? tu serois le seul qui

se vanteroit d'avoir passé pour rien ?

Mén. Pour rien ! mais, mon cher Caron, n'ai-je pas travaillé à la pompe ? n'ai-je pas ramé ? ne suis-je pas le seul des passagers qui ne t'aye pas étourdi de ses lamentations ?

Car. Tout cela n'a rien de commun avec le passage : il s'agit de payer. Personne ne doit passer autrement.

Mén. Eh bien ! renvoie-moi sur la terre.

Car. Joli expédient pour me faire encore maltraiter par Eaque !

Mén. Laisse-moi donc en repos.

Car. Montre ce que tu as dans ta besace.

Mén. Des lupins qui sont à ton service, et des restes d'un repas funèbre célébré en l'honneur d'Hécate.

Car. De quel pays, Mercure, nous amènes-tu cet original ? il falloit

falloit le voir pendant le trajet, s'égayant en propos aux dépens des passagers, riant à leur nez, leur insultant et chantant seul, tandis que tout fondoit en larmes.

MERC. Tu ne sais donc pas, Caron, qui tu as passé dans ta barque. Ce personnage libre, s'il en fut jamais, et qui n'a souci de rien, c'est Ménippe.

CAR. Si jamais tu rentres dans ma barque!

MÉN. Si j'y rentre! Eh! (1) mon bel ami, on n'a pas affaire deux fois à Caron.

DIALOGUE XXIII.

PLUTON, PROTÉSILAS.

PROT. O Pluton notre maître,

(1) *Eh bien! deux fois tu n'auras rien.* Ce passage est encore susceptible de cette interprétation.

notre roi, notre Jupiter, et vous, fille de Cérès, ne rejettez pas les prières d'un amant.

PLUT. Que veux-tu? qui es-tu?

PROT. Protésilas, fils d'Iphicle, de Philace, compagnon d'armes des Grecs, et mort le premier de tous sous les remparts de Troie. Permettez-moi, je vous en supplie, de retourner quelques instans à la vie.

PLUT. Tous les morts, Protésilas, sont comme toi, fortement attachés à la vie; mais on ne fait grâce à personne.

PROT. Ce n'est pas la vie qui me tient au cœur, mais une jeune et tendre épouse. Infortuné mari! j'ai quitté le lit nuptial pour m'aller embarquer, et je fus tué par Hector à la descente de mon vaisseau. Mon amour, roi des enfers, fait mon tourment.

PLUTON. Tu n'as pas bu,

Protésilas, des eaux du Léthé.

PROT. En grande quantité, maître; mais mon mal est plus fort que le remède.

PLUT. Eh bien! prends patience, elle viendra ici à son tour, sans qu'il te faille l'aller chercher là-haut.

PROT. Je suis impatient, Pluton. N'avez-vous pas aimé vous-même, et ne savez-vous pas ce que c'est que l'amour?

PLUT. A quoi te servira de revivre un seul jour, pour devenir ensuite aussi inconsolable?

PROT. J'espère la décider à me suivre chez les morts: vous aurez ainsi deux ombres pour une.

PLUT. Cela ne doit pas être: on n'en a pas d'exemple.

PROT. Pardonnez, Pluton; Orphée ne vous a pas donné d'autre raison que la mienne, quand vous lui avez rendu son Eurydice; ni

Hercule, à qui vous avez permis d'accompagner aux enfers Alceste ma parente.

PLUT. Quoi! tu voudrois, avec ce crâne hideux et décharné, paroître devant cette belle épouse? Elle ne te reconnoîtra pas; encore moins consentira-t-elle à te voir: elle te redoutera, j'en suis sûr; elle fuira à ton aspect, et tu en seras pour la peine de ton voyage.

PROT. Pluton, que n'y remédiez-vous en ordonnant à Mercure, lorsqu'il aura conduit Protésilas au séjour de la lumière, de le toucher de sa verge, et de le rendre aussi beau qu'il étoit en quittant Léodamie?

PLUT. Puisque Proserpine le veut ainsi, Mercure, reconduis-le là-haut, et fais-en le plus charmant des époux: et toi, ne l'oublie pas, tu n'as qu'un jour de grâce.

DIALOGUE XXIV.

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOG. CARIEN, pourquoi tant de fierté? à quel titre prétends-tu recevoir ici nos hommages?

MAUS. A titre de roi, moi qui ai régné sur toute la Carie, qui ai donné des loix à des peuples de Lydie, soumis des insulaires, et porté mes armes jusques chez les Milésiens, en ravageant la meilleure partie de l'Ionie. J'étois beau, grand, redoutable dans les combats; et ce qui met le comble à ma gloire, mon corps repose dans Halicarnasse, sous un tombeau vaste et superbe, tel qu'aucun mort ne peut se flatter d'en avoir; des hommes et des chevaux d'une imitation parfaite, sculptés dans le plus beau marbre,

élèvent ce monument au-dessus des temples les plus magnifiques. Oserois-tu bien, après cela, condamner ma fierté ?

Diog. Quoi ! de la fierté pour un sceptre ! pour une belle figure ? pour un tombeau qui n'est qu'un amas de pierres !

Maus. Par Jupiter, n'est-ce rien que tout cela !

Diog. Mais, beau Mausole, tu n'as plus rien ni de cette figure ni de ce sceptre ; et si nous voulions prendre quelqu'un pour juge de la beauté, je ne vois pas pourquoi on préféreroit ton crâne au mien. Si je suis chauve et décharné, tu l'es aussi ; comme moi, tu montres tes dents ; comme moi enfin, tu es privé de tes yeux, et nos nez camus n'offrent plus que deux larges ouvertures. Quant à ta tombe et à ces pierres si précieuses qui en

composent la structure, je pardonne à ceux d'Halicarnasse de les montrer à l'étranger, et d'en tirer vanité, car enfin ils possedent un grand monument : mais pour toi, mon cher Mausole, je ne vois pas à quoi il peut te servir, sinon à t'accabler sous un monceau de pierres, et à te faire porter un fardeau plus pesant.

Maus. Ainsi tout cela me seroit inutile ! Mausole ne seroit que l'égal de Diogene !

Diog. Non pas son égal, mon ami, non assurément ; car Mausole gémira au souvenir de ce qu'il appeloit sa félicité sur la terre, tandis que Diogène rira à ses dépens. Mausole parlera de son tombeau d'Halicarnasse, construit par les soins de sa sœur et d'Artémise son épouse : Diogène ne sait pas même si son corps est inhumé, et certes

c'étoit pour lui le moindre de ses soucis ; mais ses vertus le feront vivre à jamais dans le souvenir des sages, et voilà pour lui, vil Carien, un monument plus magnifique que ta tombe, et bâti sur des fondemens plus solides.

DIALOGUE XXV.

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIR. VOILA Ménippe qui décidera lequel de nous deux est le plus beau. Dis, Ménippe, ne suis-je pas mieux que lui.

MÉN. Qui êtes-vous ? c'est, je crois, ce qu'il est à propos de savoir avant tout.

NIR. Nirée et Thersite.

MÉN. Lequel de vous deux est Nirée, lequel est Thersite, car cela n'est pas clair encore.

THERS. J'ai déja l'avantage d'avoir avec toi une grande ressemblance ; et la différence n'est pas telle que l'a prétendu cet aveugle d'Homere, en t'appelant le plus beau des Grecs. Malgré mon crâne chauve et pointu, notre juge ne m'a pas trouvé plus hideux. Dis, à présent, Ménippe, à qui donnes-tu le prix de la beauté ?

NIR. A moi, sans doute, qui suis le fils d'Aglaïa et de Charope, et le plus beau des guerriers qui vinrent sous les remparts de Troie.

MÉN. Mais tu n'as pas, je crois, apporté ta beauté aux enfers : tous ces ossemens se ressemblent, et ton crâne ne differe de celui de Thersite que par sa fragilité ; c'est un vrai crâne de femme.

NIR. Eh bien ! demande à Homere quelle figure j'avois quand je combattois avec les Grecs.

MÉN. Tu me parles de vieux rêves ; moi de ce que tu es à présent, et de ce que je vois. Laissons aux anciens leur jugement sur le passé.

NIR. Quoi ! Ménippe, je ne suis pas ici le plus beau des morts ?

MÉN. Ni toi, ni aucun autre. Ici point de distinction ; vous êtes tous parfaitement semblables.

THERS. Voilà ce que je demandois : il ne m'en faut pas davantage.

DIALOGUE XXVI.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉN. Est-il vrai, Chiron, que tu as desiré de mourir, tout dieu que tu étois ?

CHIR. C'est la vérité, Ménippe. Je suis mort, comme tu le vois, pouvant être immortel.

MÉN. Mais comment pouvois-tu

aimer une chose si abhorrée des humains que la mort ?

CHIR. Je n'en ferai pas un mystere à un sage comme toi : je ne me souciois plus d'être immortel.

MÉN. Quoi ! ce n'étoit pas un plaisir pour toi de vivre et de voir la lumiere ?

CHIR. Non, Ménippe, parce que, selon moi, pas de jouissance sans variété. Là haut sans cesse les mêmes objets, même soleil, même lumiere, mêmes alimens; les heures elles-mêmes, et tout dans la vie, revenoient et se succédoient avec une fatigante monotonie ; ce qui me dégoûtait de mon existence. Ce n'est pas dans l'uniformité que consiste le plaisir; il faut un mouvement perpétuel.

MÉN. Tu as raison, Chiron, mais comment te trouves-tu de ce séjour où tu es venu par préférence ?

CHIR. Assez bien, Ménippe. Ici tous sont égaux comme dans un état démocratique : que je vive au grand jour ou dans les ténebres, peu m'importe ; et d'ailleurs, on n'est pas comme là haut sujet à la faim, à la soif : nous sommes exempts de tous ces besoins.

MÉN. Prends garde, Chiron, de te contredire toi-même, et de faire un cercle vicieux.

CHIR. Pourquoi ?

MÉN. C'est que si ce train toujours égal dont marche l'univers te devenoit insupportable là haut, tu ne t'ennuieras pas moins ici, où tu retrouves la même uniformité : tu desireras un nouveau séjour, et je crois, tu ne l'obtiendras jamais.

CHIR. Que faire donc, Ménippe ?

MÉN. Se contenter du présent en sage dont tu portes le nom et les sentiments, et croire qu'il n'est pas d'état

d'état dont on ne puisse s'accommoder.

DIALOGUE XXVII.

DIOGENE, ANTISTHENE, CRATÈS, UN PAUVRE.

DIOG. ANTISTHENE et Cratès, puisque nous ne faisons rien, pourquoi n'irions-nous pas en nous promenant à la descente des enfers, pour examiner ceux qui entrent, quelle figure ils font, et la contenance de chacun d'eux?

ANT. Volontiers, Diogene : ce sera en effet très-plaisant de voir ceux-ci pleurer, ceux-là supplier qu'on les renvoie sur la terre, d'autres faire des façons, se roidir contre Mercure lui-même, qui les pousse par le cou, et se coucher

sur le dos, mais sans rien gagner à toute leur résistance.

Crat. Je vais vous raconter ce que j'ai vu en descendant ici.

Diog. Parle, Cratès ; je m'attends à quelque bonne histoire.

Crat. Nous venions en grande compagnie ; mais les plus distingués étoient le riche Isménodore, mon compatriote ; Arsace, satrape des Medes, et Oroëtès l'Arménien...

Le premier avoit été égorgé par des voleurs près du mont Cythéron, en allant, je crois, à Eleusis. Il fondoit en larmes, et ses deux mains étoient teintes de sang ; de temps en temps il répétoit le nom de ses fils qu'il laissoit au berceau ; il se reprochoit son imprudence. En effet, ayant à franchir le Cythéron, et à traverser les environs d'Eleutheres entierement dévastés par la guerre, il ne s'étoit fait accom-

compagner que de deux esclaves, quoiqu'il portât sur lui cinq vases et quatre coupes d'or.

Arsace, vieillard d'une physionomie assurément noble, s'emportoit en vrai barbare : il étoit indigné d'aller à pied, et vouloit qu'on lui amenât son cheval tué avec lui près de l'Araxe, dans un combat contre le roi de Cappadoce. Un Thrace, armé d'un bouclier rond, les avoit tous deux percé du même coup. Arsace, dit-on, s'étoit élancé sur l'ennemi, de beaucoup avant les autres. Le Thrace, caché sous son bouclier, l'attend de pied ferme, détourne la lance du Mede, baisse la pique, et perce à-la-fois l'homme et le cheval.

Ant. D'un seul coup, Cratès ? cela est-il possible ?

Crat. Très-possible, Antisthene. Comme Arsace s'étoit précipité avec

une lance de vingt coudées de longueur, le Thrace présente son petit bouclier rond à la lance qui glisse dessus, puis un genou en terre, la pique en arrêt, reçoit le choc, et blesse le cheval au poitrail. Emporté par sa fougue et son impétuosité, l'animal s'enferre; et avec lui blessé sous l'aine, périt le malheureux Arsace. Voilà l'aventure: tu conçois qu'elle fut l'ouvrage du cheval plutôt que du cavalier. Malgré cet accident, il étoit indigné de se voir confondu parmi le vulgaire des morts, et vouloit descendre avec sa monture.

Oroïtes, simple particulier, avoit les pieds extrêmement délicats. Bien loin de marcher, il ne pouvoit pas même se tenir debout. Voilà où en sont tous les Medes sans exception; lorsqu'ils descendent de cheval, ils posent à peine

sur terre l'extrêmité des pieds : on diroit qu'ils marchent sur des épines. Aussi, notre efféminé s'étoit couché tout de son long, et ne se seroit pas levé pour un empire, si le bon Mercure ne l'eut pris sur ses épaules et porté jusqu'à la barque. Je riois comme un fou.

Ant. Pour moi, lorsque je descendis ici bas, je ne me mêlai point avec les autres ; je les laissai pleurer, et je courus droit à la barque prendre la premiere place pour faire le trajet à mon aise. Pendant le passage, eux de pleurer et de vomir, et moi de m'amuser beaucoup de leurs contorsions.

Diog. Voilà, mes amis, vos compagnons de voyage : pour moi, je descendis avec Blepsias, usurier du Pirée, Lampis d'Acarnanie, commandant les troupes étrangeres, et le riche Damis de Corinthe. Ce

dernier avait été empoisonné par son fils ; Lampis s'étoit étranglé pour les beaux yeux de la courtisane Myrtia ; et le misérable Blepsias, à ce qu'on disoit, s'étoit laissé mourir de faïm. Il étoit d'une pâleur incroyable, il n'avoit que la peau et les os. Quoique je susse leur histoire, je ne laissai pas de leur demander comment ils étoient morts. Damis s'en prenoit à son fils. Certes, lui dis-je, tu as bien mérité ce qui t'arrive, toi qui, riche de mille talens, voluptueux toi-même, âgé de quatre-vingt-dix ans, donnois quatre oboles à un jeune homme de dix-huit ans. Et toi, Acarnanien, qui te désoles et maudis ta Myrtie, n'est-ce pas toi-même plutôt que l'amour, qu'il faut accuser ? Quoi ce brave guerrier, qui ne trembla jamais devant l'ennemi, qui courut toujours le pre-

mier au combat pour y chercher les périls, est venu se prendre aux larmes perfides, aux soupirs d'une vile courtisane !

Blepsias, tout le premier, se reprochoit à lui-même son insigne folie d'avoir conservé ses trésors pour des héritiers qui lui étoient absolument étrangers. L'insensé ne comptoit jamais mourir. En vérité tous ces gens-là avec leurs lamentations, me causoient un plaisir dont vous n'avez pas l'idée. Mais nous voici à l'entrée de l'enfer : de loin examinons ceux qui arrivent. Grands dieux que de gens de toute espece ! Ils pleurent tous, excepté les petits enfans et les nouveaux nés. Et ces vieillards décrépits qui se désesperent ! qu'est ceci ? un charme puissant les retient donc à la vie ! Voilà un vieux bon homme que je veux interroger. Quoi ! tu

pleures après avoir vécu si long-temps! qu'as-tu à te désoler, mon ami, sur-tout à l'âge où tu viens ici? Etois-tu roi?

LE MENDIANT. Point du tout.

DIOG. Satrape, pour le moins?

LE MENDIANT. Pas plus.

DIOG. Tu vivois donc dans l'opulence, et ton chagrin est de te voir dépouillé par la mort d'une infinité de plaisirs?

LE MENDIANT. Rien de cela. Agé de quatre-vingt-dix ans, le roseau et la ligne faisoient tout mon bien; et dans ma misère extrême, j'étois sans enfans, boiteux, et presque aveugle.

DIOG. Et avec cela, tu tenois encore à la vie?

LE MENDIANT. Oui, je trouvois la vie douce et la mort hideuse et terrible.

DIOG. Tu radotes, bon homme,

et tu retournes en enfance, quoique aussi vieux que le nocher. Que dirons-nous de ces jeunes gens, si la vie a tant de charmes à un âge où l'on devroit trouver dans la mort un remède aux maux de la vieillesse ?.... Mais allons-nous-en, de peur qu'on ne s'imagine, en nous voyant si près des portes, que nous voulons nous échapper.

DIALOGUE XXVIII.

MENIPPE, TIRESIAS.

MEN. TIRESIAS, est-tu donc aussi aveugle ? cela n'est pas facile à connoître ; car nous avons tous les yeux creux ; il n'en reste que la place, et l'on ne sauroit dire qui fut autrefois Phinée, ou qui fut Lyncée! Mais s'il faut en croire les poëtes, tu étois devin sur la terre ;

toi seul eus l'avantage de te faire homme ou femme tour-à-tour ; dis-moi donc, au nom des dieux, laquelle de ces deux conditions t'a semblé la plus agréable.

TIR. Celles des femmes, Menippe. Elles n'ont point d'embarras, elles font la loi aux hommes ; elles ne sont forcées ni d'aller à la guerre ni de faire sentinelles sur les remparts, ni de disputer dans les assemblées publiques, ni d'essuyer la chicane des tribunaux.

MEN. Tu n'a donc jâmais entendu reciter ce que dit Euripide dans sa Médée, où il plaint la triste destinée des femmes soumises aux cruelles douleurs de l'enfantement. Mais puisque les vers iambiques de Médée m'en font souvenir, dis-moi, es-tu accouchée lorsque tu étois femme, ou bien en cet état as-tu vécu stérile et sans postérité.

TIR. Menippe, pourquoi cette question ?

MEN. Elle n'a rien d'embarrassant, Tiresias. Réponds, si tu le peux.

TIR. Je n'étois point stérile, cependant je n'ai pas fait d'enfans.

MEN. Fort bien. Mais as-tu ce qu'il faut pour concevoir; voilà ce que je voulois apprendre.

TIR. Assurément.

MEN. Est-ce insensiblement et par degré que ta gorge a diminué, que ton menton s'est garni de barbe ? ou bien as-tu passé brusquement d'un sexe à l'autre.

TIR. Je ne vois pas le but de ces questions. Mais on diroit que tu doutes que cela soit arrivé ainsi.

MEN. L'incrédulité, Tiresias, n'est pas permise en pareil cas. Doit-on, comme un sot, croire sans examen.

TIR. Tu es donc également incrédule, quand tu entends dire par exemple que des femmes ont été métamorphosées en oiseaux, que d'autres l'ont été en arbres, en rossignols : telles que Daphné et la fille de Lycaon.

MEN. Si jamais je les rencontre, je saurai ce qu'elles me répondront. Mais toi, mon cher, avois-tu la science de l'avenir lorsque tu étois femme, ou bien n'étois-tu prophete que sous ce sexe masculin.

TIR. Je le vois, tu ignores mon histoire, de quelle maniere j'ai terminé un différent qui s'étoit élevé entre les dieux, comment Junon me rendit aveugle, et comment Jupiter pour me consoler, m'accorda le don de prophétiser.

MEN. Quoi ! Teresias, tu tiens encore à ces impostures ! Au reste, tu as cela de commun avec les devins.

vins. Votre usage à vous autres est de ne rien dire de sensé.

DIALOGUE XXIX.

AJAX, AGAMEMNON.

AGAM. SI transporté de fureur (1) tu as commencé par nous tailler en pièces, et tu t'es donné ensuite la mort à toi-même, pourquoi t'en prendre à Ulysse ? Quand il vint dernièrement consulter l'oracle, tu ne daignas pas jeter sur lui un regard, ni adresser une parole à ton ancien ami, à ton compagnon d'armes, et tu passas fièrement avec un air de mépris.

AJ. Il m'en a donné sujet; c'est lui qui m'a fait entrer en fureur, en me disputant seul les armes d'Achille.

(1) Ovide a chanté dans ses vers le fameux débat d'Ulysse et d'Ajax pour les armes d'Achille.

AGAM. Te croyois-tu fait pour être sans rival, et pour l'emporter d'emblée sur tous les autres?

AJ. Certes, je le croyois, du moins en cette occasion. Ces armes étoient un bien de famille, puisqu'elles appartenoient à mon cousin. Vous autres qui valez beaucoup mieux que lui, vous avez refusé d'entrer en lice, et m'avez cédé le prix; et ce fils de Laërte, que j'ai sauvé cent fois lorsqu'il étoit sur le point d'être massacré par les Troyens, a prétendu valoir mieux que moi, et être plus digne de porter ces armes.

AGAM. Brave Ajax, accuse donc Thétis, qui, au lieu de te les remettre comme un héritage dû à son parent, les a mises au concours.

AJ. Je n'en veux qu'à Ulysse, lui seul me les a contestées.

AGAM. Ulysse étoit homme;

à ce titre, il étoit excusable d'avoir aimé la gloire, ce bien si flatteur qui nous fait braver les périls. D'ailleurs il t'a vaincu, au jugement même des Troyens.

Aj. Je sais qui a prononcé contre moi, mais il n'est pas permis de parler sur le compte des dieux. Je te dis en finissant que je ne pourrai m'empêcher de haïr Ulysse, dût Minerve elle-même m'ordonner de l'aimer.

DIALOGUE XXX.

MINOS, SOSTRATE.

Min. Qu'on précipite dans le Phlégéton ce brigand de Sostrate: que ce sacrilège soit déchiré par la Chimère. Pour ce tyran, Mercure, qu'on l'étende auprès de Tityus, et que les vautours rongent aussi son foie. Et vous, ames vertueuses,

allez sans délai aux champs élisées, habitez les îles fortunées en récompense de la justice que vous avez pratiquée là-haut.

Sost. Écoute ; peut-être ne suis-je pas coupable.

Min. Que je t'écoute encore ! N'es-tu pas convaincu d'être un scélérat, d'avoir commis une infinité de meurtres ?

Sost. Il est vrai ; mais pourtant examine si je mérite châtiment.

Min. Si tu en mérites ! Ne doit-on pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

Sost. Cependant, Minos, réponds moi, je n'ai qu'un mot à te dire.

Min. Parle ; mais sois bref : j'en ai bien d'autres à juger.

Sost. Dans toutes les actions de ma vie étois-je libre ou soumis aux ordres du destin ?

Min. Aux ordres du destin, c'est évident.

Sost. Ainsi nous tous, bons ou méchants, ou du moins qui paroissons tels, nous ne faisons qu'obéir à la parque.

Min. Sans doute; à Clotho, qui fixe nos destinées à l'instant de notre naissance.

Sost. Si donc un homme est forcé d'en tuer un autre sans pouvoir s'en défendre, comme un bourreau ou un satellite, dont l'un obéit à un juge, et l'autre à un tyran, quel est, selon toi, le meurtrier?

Min. Assurément le juge ou le tyran, et point du tout l'épée; car il ne fait que servir d'instrument à la colère du premier auteur du meurtre.

Sost. Bien, Minos, tu fortifies encore mon raisonnement. Qu'un esclave vienne de la part de son maître m'apporter de l'or et de l'argent, à qui en ai-je obligation? et qui est mon bienfaiteur?

MIN. Le maître, Sostrate; car l'autre n'est qu'un porte-faix.

SOST. Vois-tu maintenant combien tu as tort de nous punir de notre soumission aux ordres de Clotho, et de réserver tant d'honneur aux ministres de ses bontés : car enfin jamais on ne dira qu'il soit possible de résister à une impérieuse nécessité.

MIN. A tout approfondir, Sostrate, combien d'autres choses encore te paroîtroient heurter de front le bon sens! Quoi qu'il en soit, cette discussion servira à prouver que si tu es un brigand, tu es aussi bon sophiste. Délie-le, Mercure, je lui fais grace. Prends bien garde cependant d'apprendre aux autres à faire de pareils raisonnemens.

Fin des Dialogues des Morts.

LES
CONTEMPLATEURS,
OU
MERCURE ET CARON.

MERC. DE quoi ris-tu, Caron? Quel important sujet te fait quitter ta barque, et venir ici à la lumière du jour, toi qui te mêles si rarement des affaires de ce haut monde?

CAR. L'envie m'a pris, Mercure, de voir ce qui se passe sur la terre, ce qu'y font les hommes, quels sont ces biens dont la perte les fait soupirer tous lorsqu'ils descendent chez nous; car aucun d'eux n'a fait le trajet sans pleurer. A l'exemple donc de ce jeune (1) Thessalien, j'ai demandé à Pluton la permission de quitter ma barque

(1) Protésilas. Voy. dial. XXIII. p. 93.

pour un seul jour, et je suis monté au séjour de la lumiere. Je t'y rencontre fort à propos. Comme tu connois parfaitement tout cela, je suis sûr que tu me serviras de guide, et qu'en me conduisant tu m'expliqueras chaque chose en détail.

MERC. Je n'en ai pas le temps, nocher des enfers. Je vais par ordre de Jupiter exécuter une commission qui intéresse tous les hommes. Le dieu s'irrite aisément; et si je m'amuse, il pourroit bien me faire devenir votre concitoyen tout-à-fait, me reléguer pour toujours dans l'empire des ténébres, ou, ce qui est arrivé depuis peu à Vulcain, me prendre par le pied, et me précipiter du haut du ciel. Alors devenu boiteux, j'apprêterois à rire aux dieux à mon tour, en leur versant à boire.

CAR. Quoi! tu pourrois tranquil-

lement me regarder errant au hazard sur la terre, moi, ton ami et ton camarade de navigation, moi qui t'aide à faire tes messages! Cependant, fils de Maia, tu devrois bien te souvenir que jamais je ne t'ai proposé de travailler à la pompe ou de manier la rame : toi qui as de si robustes épaules, tu ronfles à ton aise couché tout de ton long sur les bancs, ou si tu rencontres quelque ombre babillarde, tu causes avec elle pendant le trajet tout entier; et moi, pauvre vieillard, je fais seul tout l'ouvrage, et je rame des deux mains. Au nom de ton père, mon cher petit Mercure, ne m'abandonne pas, mene-moi par-tout dans ce haut monde, que je ne m'en retourne pas sans avoir vu quelque chose. Si tu me laisses sans guide, je serai comme les aveugles. Ceux-ci chancellent et

tombent dans les ténèbres ; moi le grand jour m'éblouit. Accorde-moi cette grace que je n'oublierai jamais.

MERC. Voilà une affaire à m'attirer la bastonnade. Oui, pour prix de ma complaisance on m'assommera, j'en suis sûr. Mais laissons-nous aller ; car le moyen de résister aux douces violences d'un ami ! Au reste, portier des enfers, ne t'attends pas à tout voir dans le plus grand détail : il faudroit des années pour cela. D'ailleurs Jupiter ne me feroit-il pas chercher à son de trompe comme déserteur ? Toi, tu négligerois ton service, de manière même à nuire à l'empire de Pluton, en ne lui emmenant des ombres de long-temps ; et de son côté le questeur Eaque seroit furieux de ne plus rien recevoir, pas même une obole. Songeons donc entre nous

aux moyens de voir le plus intéressant.

CAR. C'est à toi, Mercure, à trouver le meilleur expédient : pour moi qui suis étranger, je ne connois rien de ce haut monde.

MERC. L'important, Caron, est de trouver un endroit très-élevé d'où l'on découvre tout. Si tu pouvois monter au ciel, je ne serois pas embarrassé : d'un aussi beau point de vue rien n'échapperoit à tes regards, Mais puisque vivant sans cesse dans la compagnie des ombres, il ne t'est pas permis de pénétrer dans le palais de Jupiter, hâtons-nous de découvrir quelque haute montagne.

CAR. Te rappelles-tu, Mercure, ce que je vous dis à vous autres passagers, lorsque nous traversions le Styx ? Un vent orageux vient-il à frapper obliquement la voile, et

à grossir les flots, aussitôt chacun de donner ses ordres malgré son ignorance : Resserez les voiles, s'écrie celui-ci : Relâchez les cordages, s'écrie celui-là : Abandonnez-vous aux vents, dit un autre ; et moi je vous prie de rester tranquilles, parce que je sais mieux que vous ce qu'il faut faire. Eh bien ! de même aujourd'hui, toi, tu seras mon pilote et feras à ton tour ce que tu jugeras plus convenable : moi, comme un simple passager, soumis entièrement à tes ordres, je resterai à ma place dans un profond silence.

Merc. Bien dit. Je sais ce que je ferai pour trouver un observatoire convenable. Nous ne serions pas si mal sur le Caucase, ou sur le Parnasse plus élevé, ou sur ce mont Olympe qui domine sur les deux autres. A propos d'Olympe

lympe que je vois, il me vient une idée qui n'est pas à mépriser; mais j'aurai besoin de ton secours et de ta docilité.

CAR. Commande, je t'obéirai en tout ce qui dépendra de moi.

MER. Le poëte Homere raconte (1) que les fils d'Aloüs (ils n'étoient que deux, ainsi que nous, et encore enfans) conçurent un jour le projet de déraciner l'Ossa et le Pélion, et de les placer sur l'Olympe, se flattant que cela leur feroit une échelle de mesure pour escalader le ciel. A la vérité ces deux jeunes gens ont été punis de leur impiété. Mais nous qui ne songeons pas à offenser la divinité, qui nous empêche de bâtir aussi sur leur plan, et d'entasser, comme eux, montagne sur montagne pour découvrir de plus loin ?

(1) Odyff. XI, v. 305.

CAR. Et nous pourrions, à nous deux, soulever ou Ossa ou Pélion, et mettre l'un de ces deux monts sur l'autre !

MERC. Eh ! pourquoi pas, Caron ! tu nous croirois moins de cœur qu'à ces deux petits enfans, à nous sur-tout qui sommes des dieux.

CAR. Non ; mais le succès de cette grande entreprise me paroît hors de vraisemblance.

MERC. Cela doit être pour toi, mon pauvre Caron, qui ne te doutes pas de la vertu poétique. Pour l'intrépide Homere, il vous fait tout de suite en deux vers (1) une échelle pour grimper au ciel, tant il lui est facile de rouler montagne sur montagne ! Je suis surpris d'ailleurs que tu trouves cela étrange, toi qui connois Atlas, qui porte seul le ciel même et nous tous avec

(1) Odyss. xi, v. 314 et 315.

lui. Il n'est pas que tu ne saches aussi l'histoire de mon frere Hercule, qui prit la place de ce même Atlas, et le soulagea pour un moment de son fardeau en s'en chargeant lui-même.

CAR. Je sais comme toi ces prodiges, mais sont-ils vrais ? C'est ton affaire et celle des poëtes.

MERC. S'ils sont vrais, Caron ! pourquoi des personnages si graves en imposeroient-ils ?... Allons, commençons par déraciner Ossa, comme nous l'enseigne dans ses vers notre architecte Homere ; puis roulons par-dessus le Pélion couronné de forêts. Regarde comme nous avons réussi poétiquement et en un clin d'œil..... Montons à présent sur cette hauteur, et voyons si c'est assez, ou s'il faut y ajouter encore.... Qu'est ceci ? nous ne touchons pas encore à la

base du ciel : à l'orient, on découvre à peine l'Ionie et la Lydie ; à l'occident, l'Italie et la Sicile ; au nord on ne voit que les pays arrosés par l'Ister. D'ici, on apperçoit la Crete, mais bien confusément. Il me semble, nocher des enfers, qu'il nous faut encore transporter l'OEta et le Parnasse pardessus les autres.

CAR. Soit. Mais prends garde seulement que l'édifice à une hauteur prodigieuse ne s'écroule par trop de fragilité, et que nous ne fassions aux dépens de nos têtes un dur essai de l'architecture d'Homere.

MERC. Du cœur, tout ira bien. Transporte ici l'OEta, et roule dessus le Parnasse. Il faut que je remonte. Voilà qui va le mieux du monde. Je découvre tout. Monte avec moi, Caron.

CAR. Tends-moi la main, Mercure; ce que tu exiges là n'est pas une petite affaire.

MERC. Du courage, Caron, puisque tu veux tout voir; on ne satisfait pas sa curiosité sans risquer quelque chose. Tiens-moi bien, prends garde de glisser. Bien! t'y voilà aussi. Comme le Parnasse a deux cimes, prenons chacun la nôtre et asseyons-nous. Promène à présent tes regards autour de ce vaste horizon.

CAR. Je vois une grande étendue de terre arrosée d'un grand lac avec des fleuves plus gros que notre Phlégéton et notre Cocyte. Voilà aussi des hommes bien petits, et des trous où ils se cachent.

MERC. Qu'est-ce que tu dis des trous? ce sont bien des villes.

CAR. Sais-tu, Mercure, que nous n'avons absolument rien fait,

et que c'est peine perdue d'avoir mis l'un sur l'autre le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'OEta, et plusieurs autres monts ?

MERC. Pourquoi ?

CAR. C'est qu'on ne distingue aucun objet de si loin. Or, mon dessein n'étoit pas seulement de voir les villes et les montagnes comme dans une carte géographique, je desirois, de plus, juger de leurs actions et entendre leurs discours aussi clairement qu'au premier instant de notre rencontre. Je riois alors, et tu m'en as demandé la raison : c'est que je venois d'écouter un misérable mortel qui m'a diverti on ne peut pas davantage.

MERC. A propos de quoi ?

CAR. Un de ses amis l'avoit, je crois, invité à dîner. Sur mon honneur je viendrai, répond l'autre. Il parloit encore lorsqu'une tuile,

je ne sais par quel accident, se détache d'un toit, et étend mon homme tout de son long. Je le trouvois bien plaisant de manquer ainsi à sa parole. Il faut donc que je descende pour mieux voir et mieux entendre.

MERC. Sois tranquille. Pour remédier à cet inconvenient, je vais, en usant de la magie d'Homere, te rendre bientôt la vue très perçante. Mets-toi bien dans la tête que la formule une fois prononcée, ta vue ne sera plus offusquée d'aucun nuage, et que tu distingueras nettement tous les objets.

CAR. Parle.

MERC. Il est temps que ma main t'arrache (1) le bandeau
Qui du monde obscurci te cachoit le tableau.
Reconnois à présent et les dieux et les hommes.

(1) Iliad. v. 127.

CAR. Qu'est ceci ?

MERC. Ne vois-tu pas bien à présent ?

CAR. A merveille ! en vérité, ce Lynx si vanté est aveugle au prix de moi. Daigne à présent m'instruire et répondre à mes questions. Me permets-tu, pour te prouver que je connois un peu mon Homere, de t'interroger avec ses vers ?

MERC. Où donc en aurois-tu appris, toi qui n'as jamais vu que a nacelle ?

CAR. Cela est bon à dire pour déprimer mon métier, mais la vérité est qu'après sa mort je le reçus dans ma barque, et l'entendis déclamer quantité de vers, dont quelques-uns ont dû se graver dans ma mémoire. Nous fûmes accueillis à son passage d'une tempête des plus violentes. Il se mit à nous débiter une tirade de funeste augure pour les passa-

gers. Il nous disoit que Neptune avoit rassemblé les nuages et bouleversé son empire en plongeant dans les flots un trident qui ressembloit à une fourche (1) à tourner les viandes ; enfin, qu'il avoit déchaîné tous les vents. Au milieu de ces idées poétiques et d'autres aussi sublimes, voilà les vagues qui se soulevent par un charme poétique ; une tempête subite jointe à d'épaisses ténèbres menace d'engloutir la nacelle ; le poëte a des nausées, et nous vomit ces tirades de vers que son génie lui avoit inspirées sur Scylla, Charybde, et les Cyclopes.

MERC. Je ne m'étonne pas que tu en aies attrapé quelques-uns d'un aussi long vomissement.

---

(1) Odyff. v, v. 291.

CAR. Mais dis-moi (1); quel est ce Grec,

Dont l'énorme grosseur, la mine haute et fière,
Surpasse des humains la stature ordinaire?

MERC. C'est Milon de Crotone, cet athlete si vanté. Les Grecs le comblent d'applaudissemens, parce qu'il vient d'enlever un taureau, et qu'il le porte l'espace d'un demi-stade.

CAR. Ne méritai-je pas mieux leurs éloges, moi qui bientôt enleverai Milon lui-même, et le porterai dans ma nacelle, lorsqu'il ira là-bas, terrassé avant même d'avoir prévu

(1) Illiad. III, v. 226. Voici la traduction littérale de ce passage. Quel est cet homme d'une énorme grosseur, que sa taille fiere, son air majestueux, sa tête élevée, ses larges épaules distinguent de tout ce qui l'environne.

les coups de la mort, lutteur plus adroit que lui ! Ce Milon maintenant admiré, si fier de porter un taureau, nous le verrons sans doute verser des larmes au souvenir de ces couronnes et de ces applaudissemens. Que penser de cette misérable vanité ! Se croit-il mortel !

MERC. Lui ! songer à la mort avec des forces qui tiennent du prodige !

CAR. Laisse là cet insensé qui va bientôt nous apprêter à rire au passage, trop foible alors pour soutenir un moucheron, bien loin de porter un taureau. Quel est cet autre grave personnage ! il n'est pas Grec, du moins à en juger par ses habits.

MERC. C'est Cyrus, fils de Cambyse, qui a tranféré l'empire des Medes chez les Perses. Il vient de dompter les Assyriens, et de

prendre Babylone ; il projette à présent une expédition contre le roi de Lydie, dans le dessein de faire la loi à Crésus, et ensuite à tout l'univers.

CAR. Et ce Crésus où est-il ?

MERC. Elève tes regards par ici jusqu'a cetre grande forteresse défendue d'une triple muraille. Voilà Sardes. Apperçois-tu Crésus lui-même, assis sur un trône d'or ? il s'entretient avec Solon l'Athénien. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

CAR. Très-volontiers.

CRES. *Eh bien ! étranger, puisque tu as vu mes richesses, mes trésors, mes mines d'or, et tout ce que je possede de précieux, dis-moi quel est, selon toi, le plus heureux de tous les hommes.*

CAR. Que va répondre Solon ?

MERC.

MERC. Rien que de noble ; sois tranquille, Caron.

SOL. *O Crésus, qu'il y en a peu qui méritent ce nom ! Cependant de ceux que j'ai connus, les plus heureux, à mon avis, sont Cléobis et Biton* (1), *tous deux fils d'une prêtresse.*

---

(1) Solon, dans Hérodote, donne le premier rang à Tellus. Voici une partie de l'entretien tel qu'il est rapporté dans l'historien grec :

Pourquoi, dit Crésus, juges-tu Tellus le plus heureux des hommes ?

Tellus, répliqua le philosophe, a vu sa patrie florissante, ses enfans vertueux et estimés. Tous lui ont donné des petits-fils, sans qu'il ait eu à pleurer la mort d'aucun d'eux ; et il a terminé par une mort honorable la carriere la plus heureuse que puisse fournir un mortel.

Dans un combat livré près d'Eleusine, Tellus étoit mort les armes à la main, vainqueur des ennemis de son pays. La république d'Athènes lui avoit fait dres-

CAR. Il parle des fils de cette prêtresse d'Argos, qui moururent ensemble tout récemment après avoir traîné leur mère sur un char jusqu'au temple.

---

ser un tombeau sur le champ de bataille.

Mais après Tellus, quel est donc le plus heureux, lui dit Crésus qui se flattoit d'obtenir au moins le second rang ?... Cléobis et Biton, lui répondit Solon.

Argos étoit leur patrie : ils y jouissoient d'une fortune honnête et d'une force prodigieuse, comme on en peut juger, et par les victoires qu'ils avoient tous deux remportées dans les jeux de la Grece, et par le trait suivant.

Les Argiens célébroient la fête de Junon. Comme il falloit absolument que leur mère fût portée au temple sur un char, ces fils généreux suppléerent au défaut de bœufs qu'on devoit amener des champs, s'attelerent au char, et traînèrent leur mere jusqu'au temple, après avoir ainsi parcouru quarante-cinq stades.

CRÉS. *Soit. Place au premier rang ces fils généreux, mais à qui donnes-tu le second ?*

SOL. *A Tellus l'Athénien, qui a vécu vertueux et est mort glorieusement pour sa patrie.*

CRÉS. *Et moi, chétif philosophe, tu ne me trouves donc pas heureux ?*

SOL. *Je ne le saurai, Crésus, qu'à la fin de votre carrière. Ce n'est qu'à la mort* (1) *et après une vie constamment heureuse qu'on en juge sûrement.*

CAR. Très-bien, Solon, toi qui ne m'as pas oublié, et qui veux qu'on attende au passage de la barque pour porter un pareil jugement ! Mais qui sont ces gens que Crésus charge de ses ordres, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERC. Ce sont des lingots d'or

(1) Litteralement : La mort est une pierre de touche infaillible.

qu'il offre à Apollon pour le récompenser de l'oracle dont il sera bientôt la victime. Ce prince est d'une crédulité qui n'est pas excusable.

CAR. Quoi ! c'est de l'or ce que je vois là d'une matiere rouge-pâle ? J'en avois souvent entendu parler, mais c'est la première fois que j'en vois.

MERC. Oui, Caron, c'est là ce qu'on préconise tant, voilà l'objet des plus sanglans débats.

CAR. Cependant je ne vois pas qu'il ait d'autres propriétés que de charger ceux qui le portent.

MERC. Tu ne sais donc pas combien l'or a occasionné de guerres, de perfidies, de brigandages, de parjures, de meurtres, d'emprisonnemens, combien de longues navigations, que de trafics et d'esclavages ?

CAR. Quoi ! une chose si vile

qui ressemble tant au cuivre ! je me connois assurément en cuivre, puisque, comme tu sais, je reçois une obole de chaque ombre pour le passage.

MERC. Précisément le cuivre n'est pas fort estimé parce qu'il est commun, au lieu que l'autre plus rare se tire à force de bras des mines les plus profondes ; cependant il se trouve dans les entrailles de la terre comme le plomb et les autres métaux.

CAR. Qu'est-ce que tu dis là ? quelle bêtise à eux d'aimer avec tant de passion un métal si lourd et si pâle !

MERC. Assurément ce sage n'en paroît pas, comme tu vois, grand admirateur ; car il se moque de Crésus et du sot orgueil de ce barbare. Il veut, je crois, lui faire une question. Ecoutons.

SOL. *Dites-moi, Crésus, croyez-vous qu'Apollon ait besoin de ces lingots?*

CRÉS. *Si je le crois? Il n'a pas encore vu de pareilles offrandes sur ses autels.*

SOL. *Vous imaginez donc que c'est le bonheur du dieu de posséder entre autres choses des lingots d'or?*

CRÉS. *Pourquoi pas?*

SOL. *A votre compte, Crésus, il y a bien de la misère dans le ciel, puisque les dieux, s'ils desiroient de l'or, seroient réduits à en faire venir de la Lydie.*

CRÉS. *Et en effet, où en trouveroit-on en aussi grande quantité que dans mon royaume?*

SOL. *Dites-moi, la Lydie produit-elle du fer?*

CRÉS. *Fort peu.*

SOL. *Aussi manquez-vous du métal le plus utile.*

CRÉS. *Comment ! le fer plus utile que l'or !*

SOL. *Je vais vous en convaincre si vous me répondez sans vous fâcher.*

CRÉS. *Parle.*

SOL. *Lequel estimez-vous le plus de ce qui nous défend, ou de ce que nous sommes obligés de défendre ?*

CRÉS. *C'est, sans contredit, ce qui nous défend.*

SOL. *Que Cyrus, comme on en débite la nouvelle, vienne à fondre sur la Lydie, ferez-vous forger des armes d'or, ou bien aurez-vous besoin de fer ?*

CRÉS. *De fer.*

SOL. *Mais si vous n'en faites provision, les Perses ne pourroient-ils pas s'emparer de vos trésors et les emporter dans leur pays ?*

CRÉS. *Voilà* (1) *un joli présage !*

---

(1) Annonce des choses plus heureuses.

SOL. *Veuillent les dieux qu'il ne s'accomplisse pas! mais enfin vous semblez par votre propre aveu donner la préférence au fer.*

CRÉS. *Tu veux donc que je redemande mon or à Apollon, pour lui offrir des lingots de fer à la place?*

SOL. *Le dieu n'a pas plus besoin de fer, et soyez assuré que vos offrandes de cuivre ou d'or deviendront le partage ou la proie des Phocéens ou des Béotiens, ou des Delphiens eux-mêmes, ou de quelque brigand couronné. Pour le dieu, il ne tient nul compte à vos artistes de tous leurs chefs-d'œuvre.*

CRÉS. *Tu portes envie à mes richesses, toujours tu leur fais la guerre.*

MERC. Vois-tu, Caron, comme ce Lydien est choqué de la franchise du philosophe et de la vérité de ses discours, comme il lui paroît étrange qu'un homme pauvre lui dise librement sa pensée? Ce-

pendant il se souviendra bientôt de Solon; lorsqu'il se verra, prisonnier de Cyrus, forcé de monter (1) sur le bûcher fatal; car j'ai entendu dernièrement Clothon lire le livre des destins. Il y étoit arrêté que Crésus seroit emmené captif par Cyrus, qui lui-même périroit de la main de la reine des Messagetes. Vois-tu cette Scythienne montée sur un cheval blanc?

(1) Crésus se voyant sur le bûcher, continue Hérodote, se rappelle le mot de Solon, et s'écrie en gémissant : *Solon, Solon, Solon.* Cyrus, à ces mots, ordonne à ses interprètes de demander à Crésus quel étoit celui qu'il invoquoit ainsi. Le roi fut obéi. D'abord Crésus ne répondit pas; mais ensuite se voyant pressé : C'est, leur répliqua-t-il, un homme dont je voudrois, au prix des plus grands trésors, que tous les rois eussent entendu les paroles. Cette réponse étoit énigmatique pour eux. On lui en demanda

CAR. Oui, par Jupiter.

MERC. Eh bien! c'est là cette Thomyris qui, de sa propre main, tranchera la tête à Cyrus, et la jettera ensuite dans une outre pleine de sang. Vois-tu aussi le jeune fils de ce malheureux prince? C'est Cambyse qui montera sur le trône de son pere, et qui, après avoir erré de contrée en contrée dans la Libye et dans l'Ethiopie, finira par tomber en démence et mourra pour avoir tué le dieu Apis.

---

l'explication. Comme on le pressoit vivement, il leur dit enfin qu'il étoit venu à sa cour un Athénien nommé Solon, qui, témoin de son opulence et de sa grandeur, ne lui avoit témoigné qu'un souverain mépris, et lui avoit prédit le sort cruel qui l'accabloit.

Ce récit intéressant d'Hérodote finit par la délivrance miraculeuse de Crésus, que son vainqueur traita depuis avec distinction, quoique toujours son prisonnier.

CAR. C'est alors que nous rirons, mais à présent qui pourroit supporter la vue de ces mortels pleins de mépris pour leurs semblables ? Qui croiroit que dans peu l'un sera captif, que la tête de l'autre sera plongée dans une outre remplie de sang ? Quel est, Mercure, cet homme qui porte un diadème, dont la robe de pourpre est relevée avec une agraffe, à qui son cuisinier donne un anneau d'or qu'il a trouvé dans le corps d'un poisson,

Et qui marche tout fier du vain titre de roi ?

MERC. Tu parodies à merveille, Caron. Tu vois Polycrate, tyran de Samos, qui se croit parfaitement heureux. Cependant Méandre, ce serviteur qui est à ses côtés, livrera ce même homme au satrape Orœtès pour l'attacher au gibet. Le malheureux tombera en un clin d'œil dans

un abîme de misere. Je le tiens de la bouche même de Clothon.

Car. Bien, ma chere Clothon ! tranche hardiment la tête aux uns, fais mourir les autres sur le gibet, pour leur apprendre qu'ils sont hommes. En attendant éleve-les afin de rendre leur chute plus terrible, en les précipitant de plus haut ; pour moi je rirai bien quand je les reconnaîtrai dans ma nacelle, nuds, sans habits de pourpre, sans trône d'or.

Merc. Telle sera la fin de ces insensés. Mais vois-tu cette multitude dont les uns naviguent, les autres font la guerre ? Ici on plaide, là on laboure, ceux-ci prêtent à usure, ceux-la mendient.

Car. Je vois des gens de toute espece dont la vie n'est que trouble et agitation. En vérité leurs villes ne ressemblent pas mal à des ruches d'abeilles ;

d'abeilles ; chacun y est armé d'un aiguillon dont il pique son voisin. Quelques-uns, aussi lâches que des frelons, attaquent les plus foibles, dont ils se rendent maîtres. Qu'est-ce que cette troupe qui voltige autour d'eux à leur insu ?

MERC. Ce sont l'espérance, la crainte, la folie, la volupté, l'avarice, la colere, la haine, et de semblables passions. L'ignorance descend jusqu'au milieu d'eux, se mêle de leurs assemblées, et même, par Jupiter, y veut dominer avec le ressentiment, la perplexité, l'inexpérience, l'envie, et les autres vices. Au-dessus de leur tête volent la crainte et l'espérance : la crainte, lorsqu'elle s'empare de leurs cœurs, les épouvante, quelquefois même les fait frissonner ; l'espérance qui brille dans les airs, au moment sur-tout où ils croient la saisir,

s'envole, disparoît et les laisse consumés en vains desirs (1). Ainsi tu vois Tantale dans les enfers, tourmenté par la soif au milieu des eaux. Fixe encore ton attention, tu appercevras aussi les parques tournant une infinité de fuseaux, auxquels est suspendue la vie des hommes par des fils très-déliés. Vois-tu des especes de fils d'araignée qui partent de ces fuseaux, et vont toucher la tête de chaque mortel ?

Car. Je vois une infinité de fils extrêmement minces et entrelacés pour la plupart, celui-ci dans celui-la, celui-la dans un autre.

Mer. Cela doit être, Caron. Il est écrit dans le livre des destins, que celui-ci sera égorgé par celui-là, celui-là par un troisieme; cet

(1) Litt. La bouche béante.

autre héritera de son voisin, dont le fil est plus court. Ainsi de suite; car voilà l'énigme de ces fils enlacés. Tous les hommes sont suspendus à un petit fil : mais, dans le nombre, vois celui-ci qui éblouit à une si grande élévation ; eh bien ! dans peu, son fil cédant au poids qu'il supportoit, et venant à se rompre, il tombera avec un horrible fracas. Cet autre qui n'est que médiocrement élevé de terre tombera sans bruit, ses voisins entendront à peine sa chute.

Car. Cela est tout-à-fait plaisant, Mercure.

Merc. Ce qui est plaisant au-delà de toute expression, c'est surtout de les voir se consumer en projets pour devenir la proie de la mort au milieu de leurs brillantes chimères. Vois ses ministres et ses messagers qui forment son nom-

breux cortege, les fievres, les frissons, la phthisie, la pulmonie, les glaives, les brigands, les poisons, les juges et les tyrans. Cependant rien de tout cela ne leur vient à l'esprit, tant que la fortune leur sourit; mais au premier accident, les voilà qui s'écrient: Hélas, hélas! malheur à moi, je suis perdu! Si dès leur enfance ils s'accoutumoient à l'idée de la mort, s'ils considéroient qu'après un voyage de peu de durée sur la terre, ils quitteront la vie comme un songe sans rien emporter avec eux, ils vivroient plus sages, ils mourroient avec moins de regret. Mais à présent un des messagers de la mort paroît-il avec l'arrêt fatal, se voient-ils amenés, garrotés de fievre ou de phthisie, ces insensés qui se sont flattés d'une jouissance éternelle, s'indignent et se débattent,

comme s'ils n'eussent jamais dû être arrachés à leur félicité. Que de peines ne s'épargneroit pas cet homme si occupé d'un bâtiment, qui presse vivement ses ouvriers, s'il savoit que bientôt sa maison n'existera plus pour lui, qu'à peine la derniere tuile posée il fera place à ses héritiers, sans qu'il ait pu, hélas! y manger une seule fois! cet autre auroit-il bien sujet de se réjouir de la naissance de cet enfant mâle, de la célébrer par un repas splendide, de donner à son fils le nom qu'il porte lui-même, s'il savoit que dans sept ans la mort lui ravira sa plus douce espérance! Sans doute sa joie vient de ce qu'il considere l'heureux pere d'un athlete couronné dans les jeux olympiques. Mais il ne fait pas attention à son voisin qui célebre les obseques de son fils, et ne sait pas

à quelle trame les parques ont attaché la vie du sien. Que de gens se disputent sur les limites de leur terre ? combien aussi ne songent qu'à entasser trésor sur trésor, pour être enlevés, avant d'en avoir joui, par ces ministres et ces messagers de la mort qui se tiennent à leurs côtés !

Car. En voyant tout cela, je me demande à moi-même ce que la vie a de si délicieux pour eux, quels sont ces biens dont la perte excite leur indignation.

Merc. Si l'on examinoit la condition des rois que l'on croit si heureux et, comme tu dis, à l'abri des caprices du sort, qu'y verroit-on ? beaucoup plus de maux que de biens. Une vie pleine de trouble et d'inquiétude, sans cesse des ennemis, des traîtres, des flatteurs, voilà le partage des rois. Encore je ne parle pas des chagrins, des

maladies, des passions dont ils sont le jouet comme leurs propres sujets. Or, si leur condition est aussi triste, je laisse à juger de celle des particuliers.

Car. Je veux te dire ce qu'est la vie de l'homme, et à quoi je compare l'homme lui-même. Il n'est pas que tu n'aies vu de ces bulles d'eau, tu entends bien, de ces especes d'ampoules formées par un torrent qui s'enfle et se déborde, et qui composent l'écume. De ces bulles d'eau, celles-ci très-petites crevent au moment même et s'évanouissent: celles-la durent davantage, et grossies par la réunion de plusieurs autres, s'enflent et s'amoncelent prodigieusement; cependant elles finissent aussi par se dissiper, et cela ne peut être autrement. Voila les hommes; ils sont tous enflés. Les uns occupent un

plus gros, les autres un moindre volume. L'enflure des premiers se soutient, mais peu de temps ; les derniers se font à peine appercevoir : cependant tous ont le même sort, c'est de disparaître à nos yeux.

Merc. Homere n'a pas mieux dit quand il a comparé les hommes aux feuilles des arbres (1).

Car. Malgré cette fragilité, Mercure, tu vois ce qu'ils font, avec quel acharnement ils se disputent les charges, les dignités, et toutes ces possessions qu'il leur faudra quitter pour n'emporter là-bas qu'une obole. Puisque nous sommes sur un lieu élevé, veux-tu que je leur crie de toutes mes forces de s'épargner tant de peines inutiles, et d'avoir tous les jours de la vie l'image de la mort sous les yeux ?

(1) Iliad. VI, V. 146.

« O insensés, leur dirai-je, pourquoi tant d'agitation pour des objets si futiles ! cessez de vous tourmenter, puisque vous ne vivrez pas toujours. De ce que vous admirez ici, il n'y a rien d'immortel, rien qui doive vous accompagner après cette vie. Au contraire, en vertu de l'arrêt des destins, l'homme en sort absolument nud ; sa maison, ses terres, son or passent en des mains étrangeres, pour changer à chaque instant de maîtres ».

Doutes-tu que cet avis et d'autres aussi salutaires, s'ils les entendoient, ne leur fussent pas d'une grande utilité, ne les rendissent pas beaucoup plus sages !

Merc. Pauvre Caron, quoi ! tu ne sais pas à quel point l'erreur et l'ignorance les dominent ! Tiens, même avec un vilebrequin, tu ne leur ouvrirois jamais les oreilles,

tant est épais l'enduit de cire qui les obstrue ! Ils n'ont pas apporté moins de précautions à se les boucher, qu'Ulysse à l'égard de ses compagnons pour les garantir du chant des Sirènes. Quand même tu crierois à tue-tête, ils ne t'entendroient pas. L'ignorance est sur la terre ce qu'est l'eau du Léthé dans les enfers. Il est cependant encore des sages qui, loin de fermer les oreilles à la vérité, se rangent de son parti, et dont l'œil pénétrant sait réduire chaque chose à sa juste valeur.

CAR. Eh bien ! c'est pour ceux-là que je crierois.

MERC. Il est très-inutile de leur dire ce qu'ils savent. Vois-tu comme ils se retirent à l'écart pour rire des folies de la multitude ? La terre est pour eux un odieux séjour qu'ils sont résolus, comme tu

vois, de quitter pour se réfugier dans le vôtre. On ne peut ici les souffrir parce qu'ils se moquent des sots.

Car. Courage, généreux mortels ; mais qu'ils sont rares ?

Mer. Pas si rares, Caron. Descendons à présent.

Car. Je n'ai plus qu'une grâce à te demander : si tu me l'accordes j'aurai tiré de mon voyage tout le fruit possible. Je voudrois savoir où sont déposés les corps après la mort.

Merc. Ils appellent cela des monumens, des sépulcres, des tombeaux. Découvres-tu hors des villes des élévations, des colonnes, des pyramides ? C'est là-dessous que sont renfermées et reposent les cendres des morts.

Car. Pourquoi donc ces gens-là chargent-ils ces colonnes de guir-

landes de fleurs et de parfums ! En voici d'autres qui, après avoir dressé un bûcher, et creusé des fosses profondes devant les tombeaux, livrent aux flammes ces mets précieux, et versent dans leurs fosses, du moins à ce qu'il me semble, du vin mêlé avec du miel.

Merc. Je ne vois pas, nocher des enfers, quel bien cela fait aux habitans de l'autre monde ; mais dans celui-ci c'est une opinion reçue que les morts reviennent sur la terre, qu'ils voltigent autour de ces mets pour se repaître de l'odeur et de la fumée qui en sort, et se désaltérer de l'hydromel dont la terre est humectée.

Car. Quoi ! avec des crânes desséchés, ils pourroient boire et manger ! En vérité, si je te faisois de pareils contes à toi qui nous amenes tous les jours des ombres,

tu

tu me prendrois pour un fou. Tu sais bien si une fois descendu aux enfers, il y a moyen d'en sortir. D'ailleurs je ferois un joli métier, si avec des occupations bien suffisantes il falloit les passer à tout moment pour aller boire. Pauvres humains, vous ne savez gueres comment vont les choses de là-bas, et quel immense intervalle sépare les morts d'avec les vivans.

Les tombeaux (1) ne sont rien, et leur magnificence
Ne met entre les morts aucune difference.
Aux enfers point de rang. Le sévére Pluton,
Du malheureux Irus, du fier Agamemnon
Et du bouillant Achille, et du lâche Thersite,
Méconnoit tous les noms sur les bords du Cocyte.

(1) Littér. Il n'est pas de différence entre une ombre & une ombre, soit qu'elle ait un tombeau ou non. On ne rend pas

MERC. Bons dieux ! comme tu puises à la source d'Homere ! Mais à propos d'Achille, je vais te montrer son tombeau. Le vois-tu sur le bord de la mer au cap de Sigée ? Vis-à-vis, sur le cap de Rhétée, reposent les cendres d'Ajax.

CAR. Ces tombeaux, Mercure, n'ont rien de très-remarquable. Montre-moi à présent ces villes dont on parle là-bas avec tant d'éloges, la Ninive de Sardanapale, Babylone, Mycene, Cléone, et Ilion même ; car je me souviens d'en avoir passé de cette ville en si grand nombre, que pendant dix années

---

plus d'hommage au fier Agamemnon qu'au malheureux Irus ; Thersite est l'égal du fils de Thetis, à la belle chevelure. Tous enfin, grands ou petits, ne sont plus dans les prairies d'Asphodele que des crânes secs et décharnés.

entieres ma barque ne s'est pas arrêtée un seul instant près du rivage.

MERC. Ninive n'est plus, on n'en découvre pas la moindre trace, on ignore même jusqu'aux lieux où elle étoit située. Pour cette Babylone si vantée avec ses superbes tours et les vastes remparts qui la défendent, bientôt l'on cherchera ses ruines comme celles de Ninive. J'ai honte de te montrer Mycene, Cléone, et sur-tout Ilion, car je suis sûr que tu étrangleras Homere en récompense de ses vers pompeux. Ce n'est pas pourtant que ces villes n'aient été jadis florissantes, mais elles ne sont plus à présent. Tout meurt, Caron, les villes et les hommes, et, ce qui est bien plus étrange, les fleuves tout entiers. On ne trouve pas, dans l'Argolide, le moindre vestige d'Inachus.

CAR. Quel extravagant que cet Homere avec ses épithetes ampoulées de Troie *aux larges rues*, de Cléone *magnifiquement bâtie* ! Mais tandis que nous parlons, qui sont ces gens-là qui se battent ! et pourquoi s'égorgent-ils les uns les autres ?

MERC. Ce sont des Argiens et des Lacédémoniens. Tu vois le général Othyras qui trace de son propre sang l'inscription d'un trophée.

CAR. Quel est le sujet de leurs débats ?

MER. Le champ même où ils combattent.

CAR. O la folie de ne pas savoir que chacun d'eux, quand même il posséderoit le Péloponnèse tout entier, n'obtiendroit d'Eaque qu'un pied de terre tout au plus ! Pour ce champ, il aura successivement une infinité de maîtres, et le tro-

phée disparoîtra, mis en pieces par le soc de la charrue.

MERC. Tout cela doit arriver. Pour nous, descendons ; et après avoir remis ces montagnes à leur place, retirons-nous, toi pour gouverner ta barque, moi pour m'acquitter de mon message. Bientôt tu me reverras avec quantité d'ombres.

CAR. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure ; je te compterai toute ma vie au rang de mes bienfaiteurs. Si j'ai voyagé utilement, c'est à toi seul que j'en suis redevable. Qu'est-ce que la condition des pauvres mortels ! il n'est question parmi eux que de rois, de lingots d'or, d'hécatombes, de combats ; et de Caron pas un seul mot.

Fin des Contemplateurs.

Ménippe, Charmolée, Lampique, Damasias, Craton, un philosophe, un Rhétheur, 33

XI. *Cratès, Diogène,* 44

XII. *Alexandre, Annibal, Minos, Scipion,* 49

XIII. *Diogène, Alexandre,* 59

XIV. *Alexandre, Philippe,* 64

XV. *Achille, Antiloque,* 70

XVI. *Diogène, Hercule,* 74

XVII. *Ménippe, Tantale,* 78

XVIII. *Ménippe, Mercure,* 80

XIX. *Eaque, Protésilas, Ménélas, Pâris,* 83

XX. *Ménippe, Eaque, Pythagore, Empédocle, Socrate,* 85

XXI. *Ménippe, Cerbère,* 91

XXII. *Caron, Ménippe, Mercure,* 94

XXIII. *Pluton, Protésilas,* 97

XXIV. *Diogène, Mausole,* 101

XXV. *Nirée, Thersite, Ménippe,* 104

XXVI. *Ménippe, Chiron,* 106

XXVII. *Diogène, Antisthene, Cratès, un Pauvre,* 109

XXVIII. *Ménippe, Tiresias,* 117

XXIX. *Ajax, Agamemnon,* 121

XXX. *Minos, Sostrate,* 123

Les Contemplateurs, ou Mercure et Caron, 127

Fin de la Table.

627082

Digitized by Google